

Xavier Marcoux
(1911-1992)

Poète patoisant

Village de Forez - Patois vivant
2002

Cahier
à la mémoire de

Xavier Marcoux
(1911-1992)

dédié
à ses petits-enfants :

Florence, Ingrid et Xavier,
Géraldine et Alexandre,
Romain,
Blandine, Bérénice et Florian,
Anaïs et Yannis,

et arrière-petits-enfants :

Julie-Anna,
Jordan et Jérémy

par ses enfants :

Maryvonne, Marie-Claude, Christiane,
Jean-Luc, Marie-Dominique et Mireille

et sa nièce :

Geneviève.

Montbrison, le 5 février 2002

A la découverte d'un poète, Xavier Marcoux

par Danièle Latta

1. Un poète patoisant

Des poèmes en patois

Le groupe "Patois vivant" est né en février 1976, au Centre social de Montbrison. Des Foréziens attachés à leur "vraie langue"¹ ont l'idée de se réunir une fois par mois afin de parler, de rire, de chanter, de raconter des histoires selon la tradition des veillées d'autrefois. Et l'on parle le patois bien sûr. Grand succès de cette entreprise qui attire et rassemble des gens très divers.

Moins d'un an après, en janvier 1977, le premier bulletin du groupe "Patois vivant" voit le jour, réunissant des textes donnés par les participants ou enregistrés au cours des soirées. On y trouve un poème de Xavier Marcoux : *Les Dondes*. Son patois, c'est celui de Chalmazel, du hameau de Nermond où il est né le 18 mars 1911. Le supplément au n°2 du bulletin (septembre 1978) contient exclusivement 26 poèmes de Xavier Marcoux, certains "chantés", tous datés de 1977 ou 1978. Sur son exemplaire il a ajouté, en mention manuscrite, la dédicace suivante :

*A mes parents Eugène Marcoux, Marie Viot,
Qui m'ont appris le patois.*

Cet hommage dit déjà l'essentiel mais un passage nous renseigne sur le déclic qui est à l'origine de l'écriture de ces poèmes. *Il y a quelques années, le Père Gardette² m'écrivait : "ce qui manque le plus à notre dialecte franco-provençal, c'est de la poésie." Amoureux de ma langue maternelle, je me suis dit le Père Gardette fait un appel... Tout le monde est poète, paraît-il, il faut essayer !*

Ou é pré l'écoussou è pîn, pan, pô, sué tôboulô su tô pôyè et avec les encouragements de mes amis du groupe Patois vivant, voilà ce qui en est sorti.

Pour ses amis, Xavier Marcoux était bien, parmi eux, le poète. Aujourd'hui, nous publions dans ce numéro 26 poèmes de 1977 et 1978 et 17 autres écrits entre 1978 et 1984. Xavier Marcoux les avait copiés dans un grand cahier de comptes à couverture marron qu'il gardait près de lui dans son magasin de la rue Tupinerie. Les poèmes sont écrits tantôt en hauteur, tantôt en largeur, accompagnés souvent de la traduction en français, à l'encre rouge, pour la distinguer du patois. Quelques notes précisent le sens d'un mot, donnent une indication supplémentaire sur un personnage, montrent le soin apporté par l'auteur à la transcription de ses textes. Avait-il d'autres brouillons ? C'est difficile à dire. La poésie, cela vient souvent en marchant, cela se modèle dans l'esprit, cela passe par la voix, jusqu'à la forme juste. On trouve des corrections inscrites sur de petites gommettes ou sur des étiquettes collées par-dessus le texte à corriger. Quelques ratures, des ajouts, quelques textes barrés. Tout ce travail, patient et appliqué, émouvant à étudier, montre que Xavier Marcoux envisageait une publication.

¹ La première réunion, le 16 février 1976, au Centre Social de Montbrison, rue des Clercs, comptait quatorze participants : Lucienne Cronel, Alain Fulchiron, Jean-Baptiste et Marie Chèze ; Jacques Boyer, le Père Verchery, le Père Calleyron, Jean Chambon, Rosette Allègre, Andrée Liaud, André Guillot, Jean-Claude Pétri, François Georges et Joseph Barou. Xavier Marcoux rejoignit le groupe lors des rencontres suivantes.

² Mgr Pierre Gardette (1906-1973), recteur des facultés catholiques de Lyon, auteur de nombreux travaux sur le patois forézien.

Une autre publication des poèmes

Joseph Barou a eu l'initiative de la présente édition de ces poèmes. Elle est bilingue cette fois-ci, par souci de permettre à tous les lecteurs de goûter ces textes. Trop de patoisants ont disparu emportant avec eux la connaissance de cette langue dont je ne possède moi-même que quelques rudiments, mais la traduction me renvoie aux mots du franco-provençal. Ces mots sont mis dans une certaine cadence, souvent avec des rimes et les images qu'ils créent me parlent peu à peu, me parlent d'un pays que j'ai appris à aimer, celui des monts du Soir, celui des hautes chaumes des monts du Forez.

Tout un univers apparaît avec les villages, les rivières, les chemins, les arbres, le ciel de l'aube et les constellations de la nuit. Tout un monde presque disparu resurgit, celui des animaux traditionnels de la ferme - les vaches dressées, le cheval, les cochons, le bouc - celui des petits bergers des jasseries qui fabriquent des sifflets et font claquer leurs sabots sur les chemins. Tout le quotidien des gens de la montagne nous est restitué avec malice ou émotion à travers le langage des objets, les odeurs, les bruits. Et ce n'est pas vain regret d'un passé idyllique, ou sentimentalisme mièvre, mais authentique mémoire.

Xavier Marcoux, avec passion, avec jubilation, communique les impressions profondes de son enfance, ce qui l'a fondé, comme l'on dit maintenant, et il le fait en usant de cette langue, **notrô lingô**, ce sont ses mots, **E lé si jintô / Notrô lingô / Oué î n trésore**.

2. Une vie

Xavier Marcoux est né le 18 mars 1911 au hameau de Nermond dans la commune de Chalmazel. Sa maison natale venait des Viot, du côté de sa mère, et son père, né à Champcolomb, était "venu gendre" à Nermond. Xavier est le dernier de sept enfants ; il apprend le français à l'école car, chez lui, on ne parle que le patois. Tout jeune, il est petit berger dans les jasseries avec la "Maine".

On le destine à la prêtrise et il fait ses études d'abord au collège des Salles (comme le Père Canard) ; quatre années de collège pendant lesquelles il ne revient à la maison qu'aux vacances. Puis il entre au Petit Séminaire de Montbrison et fait ensuite une année de Grand Séminaire à Lyon. Mais il arrête ses études et ne se sent pas la vocation de la prêtrise.

Il a 20 ans en 1931 et il exerce différents métiers à Lyon, à Grenoble, à Clermont-Ferrand. Il travaille ensuite comme comptable chez Berliet à Vénissieux, dans la banlieue lyonnaise. Il se marie en 1940 avec Marie-Antoinette Boudin, infirmière - visiteuse, née à Firminy le 10 avril 1914 dans une famille de commerçants artisans. C'est une amie de sa sœur Angèle qui a épousé un de ses collègues de travail, Henri Roux.

**Te me fi conutre mô fenô
ô te fiu conutre ton hô mou ³**

*Tu me fis connaître ma femme
je te fis connaître ton mari*

La femme de Xavier Marcoux exerce quelque temps son métier puis tient un magasin de vêtements rue Garibaldi à Lyon. Deux filles naissent, Maryvonne en 1941 et Marie-Claude en 1942.

Au vu des difficultés de la vie quotidienne, Xavier Marcoux et sa famille quittent Lyon en 1943 et s'installent à Montbrison où vivent les parents de Marie-Antoinette. Le jeune couple tient alors deux commerces de vêtements : "Le Printemps" et "Les deux Passages" et habite d'abord à l'angle du quai de la Porcherie et de la rue Notre-Dame, puis rue de la République, à côté de

³ Ce sont deux vers d'un poème écrit à la mémoire de sa sœur.

l'usine à gaz. Une troisième fille, Christiane, naît en 1946, puis un garçon, Jean-Luc⁴, en 1949. Deux autres filles viennent ensuite, Marie-Dominique, née en 1952 et Mireille en 1957.

Peu après cette dernière naissance, Xavier Marcoux a la douleur de perdre sa femme. Il travaille encore longtemps, élevant ses six enfants et tenant sa boutique à l'angle de la rue Tupinerie et de la rue Notre-Dame. C'est là que je me rappelle l'avoir vu dans les années 70. C'était une figure montbrisonnaise.

La famille garde des contacts avec Chalmazel où elle se rend assez souvent pour des visites à des cousins ou des promenades dans la montagne. Xavier Marcoux continue ainsi de parler le patois. Il reste aussi très lié avec sa sœur, Angèle Marcoux - Roux, qui est veuve et vit seule avec sa fille Geneviève⁵. Il a le goût de la famille et voit naître avec bonheur ses petits-enfants. C'est au fil du temps que dans son grand registre de poèmes on les voit grandir. Il doit d'ailleurs les initier à la poésie. Tel poème en acrostiche⁶ le prouve (poème en français), sans doute écrit en commun. Il a d'autre part soigneusement gardé des poèmes de ses petits-enfants.

En 1991, on célèbre ses 80 ans et toute la famille se met à rimaiter : *C'est aujourd'hui l'occasion / De sortir notre érudition. / En dignes descendants de Xavier / Nous nous sommes mis à rimaiter / Pour souhaiter Bon anniversaire / Au plus gentil des pères et grands-pères.*

Il recopie des poèmes, d'une écriture que la maladie rend un peu tremblante. Mais c'est un exercice qu'il s'impose car le courage ne lui manque pas. Il peaufine aussi la traduction de ses poèmes car il sait que la langue de son enfance se perd et que les plus jeunes de la famille ne la connaîtront pas.

Xavier Marcoux meurt le 22 avril 1992, à 81 ans.

On peut penser que la poésie l'a accompagné tout au long de sa vie et qu'il a su la faire goûter aux autres. Dans les papiers qu'il a laissés, au dos d'une carte de visite d'un fournisseur parisien, on peut lire ce poème de Charles d'Orléans que tous nous avons appris à l'école :

Le temps a laissé son manteau / De vent de froidure et de pluie...

Ce rondeau, du début du XV^e siècle, garde un charme tout neuf par la simplicité de ses thèmes et par son rythme léger. Nul doute qu'il ait plu à notre ami Xavier Marcoux, et, qu'à la fin de sa vie, il ait eu, un jour, le désir de le recopier, de mémoire peut-être, sur un petit rectangle de bristol, montrant par là son appartenance à la grande famille des poètes.

3. L'œuvre poétique

Le choix du patois

Dans un article du Progrès de novembre 1978, Monique Damon-Bonnefond cite des paroles de Xavier Marcoux évoquant son enfance :

Jusqu'à l'âge de 6 ans, je n'avais jamais entendu parler français. Mes parents, agriculteurs, mon entourage, paysan, ignoraient la langue nationale.[...] Lorsque j'entrais à l'école, le maître nous apprend, à mes camarades et à moi-même, à manier la langue française... [...] Nous continuions à pratiquer le patois en début de la classe, à la récréation, chez nous. Mais j'ai su, bien plus tard, que les maîtres préféraient enseigner de jeunes paysans comme nous qui arrivions incultes, à l'école, plutôt que ceux d'entre nous qui avaient appris quelques bribes de français mais

⁴ Jean-Luc Marcoux m'a donné de nombreux renseignements et m'a prêté des documents appartenant à son père.

⁵ Geneviève, comme son cousin Jean-Luc, a répondu à mes questions concernant son oncle.

⁶ acrostiche : poème dont les initiales des vers, lues verticalement, composent un mot (nom de l'auteur, du dédicataire, etc.)

de façon gauchie et qui éprouvaient beaucoup plus de difficultés que nous pour se débarrasser de mauvaises prononciations.

Le patois est la langue maternelle de Xavier Marcoux, celle de ses premières découvertes, des émotions qui laissent leur empreinte pour la vie. Quand il a écrit des poèmes, il l'a fait en patois parce que toute poésie renvoie à l'enfance. On trouve plusieurs thèmes et diverses sources d'inspiration et cette présentation a pour but d'aider chaque lecteur - même non patoisant - à entrer dans cette pensée du poète, à mieux goûter ses mots et à apprécier la variété des rythmes et la richesse de cette langue.

L'enfance

Voici d'abord l'univers de la petite enfance avec la figure de la mère. Puis les jeux, les malices et les occupations des jeunes enfants.

Lô Mouma (*La Maman*, p. 12) fait le portrait d'une femme toujours levée la première et couchée la dernière qui " donne, donne " à tout le monde et avec le sourire : **Ou'ère son plézi / To son plézi. C'était son plaisir / Tout son plaisir.**

C'est aussi l'évocation des occupations de l'enfant dans le poème intitulé **Kan ou érin tcheton** (p. 13), qui commence justement par cette phrase du vieux folklore français : *Quand j'étais petit, je n'étais pas grand* et qui continue par : *J'avais des culottes en fromage blanc...* Là ce sont des petites bêtises d'enfant qui sont racontées, farces et malices qui ne tirent pas à conséquence - glisser sur les sabots, faire peur aux filles, galopiner en quelque sorte à travers les rues du village. La fin de ce poème nous fait entendre les mots, les cris pour appeler les animaux, de **ôvo ! ôvo !** pour chèvres et veaux à **kery, tchia** pour le cochon qui attend l'arrivée de sa pitance, le groin dressé devant le bachat.

Nous sommes encore dans le pittoresque avec la chanson du sifflet et la danse des sabots (p. 14 et 15). Le sifflet a été taillé par l'enfant qui accompagnait son travail de la chanson appropriée, transmise de génération en génération : **Zabô, zabô / Tchio de kanô / Si te vô pè zôbè / Foudrô te coupè le nè.**

Pour *Mes sabots*, on appréciera le rythme de la danse, rendu par les vers courts, aux sonorités martelées, terminés par une unique rime en "o". Tous ceux qui ont aimé danser la bourrée, en frappant du talon, ressentiront, en lisant ce poème, la force de l'évocation. N'oublions pas que dans ces soirs de fête, tout le monde était mêlé. Les petits apprenaient en voyant faire les grands.

On pourrait encore rapprocher le poème intitulé : **Le bo / Le bouc** (p. 16) du monde de l'enfance car c'est un conte de "randonnée", genre fort apprécié des enfants dont il développe la mémoire : une histoire qui va du bouc au petit chevreau en passant par la bique, puis qui reprend, du plus fort au plus faible, et finit dans un grand concert de bêlements : **Bioli.../ bioli...bioli.../ Et biale ïncore.**

La vie de la campagne : les animaux

Xavier Marcoux restitue dans ses poèmes l'atmosphère de la vie quotidienne du village. On voit circuler et travailler bêtes et gens, intimement liés pour le meilleur et pour le pire. Comment s'étonner, dès lors, qu'il prête aux animaux des sentiments humains ? Chaque animal a un nom - pas un numéro tatoué dans l'oreille - et une personnalité.

Le cheval Bicho (p. 17) fut ainsi tout exprès créé par le Bon Dieu pour être l'ami de l'homme et de la femme. C'est le portrait, à la fois réaliste et légendaire, d'un grand cheval, dur au travail, respecté de tous, à la robe couleur café et aux sabots *tou quatrou bien forô*, un bon cheval, doux et protecteur, au point que l'homme et la femme - cela est dit - *devant cet ami / Se mettront à genoux.* On n'est pas loin de l'atmosphère de certains poèmes de Francis Jammes, comme celui

où il évoque *Le p'tit cheval dans le mauvais temps...*, obstiné et courageux, dont l'âme claire et naïve ira tout droit au paradis.

Lé donde (*Les vaches dressées*, p. 18) ne manquent pas de caractère, elles non plus. Les voici qui prennent la parole, la Rouge et la Blanche, comme dans un conte de Marcel Aymé. Elles travaillent comme des bœufs, en couple inséparable, mais ne perdent pas une occasion de rire et de papoter : **Pô bioké toté doué / nou bôyin de kô de koué !** Elles ne sont pas privées du plaisir d'être mères et l'accouplement avec le taureau est raconté dans un style rabelaisien fort joyeux que je laisse aux lecteurs le bonheur de découvrir.

Plus triste est **Confesso d'in chin borgé** (*La confession d'un chien berger*, p. 20). Le vieux chien, fameux berger, qui jamais ne mordit l'une de ses brebis, raconte comment il a aimé l'une d'elle, la Manchette, allant jusqu'à boiter comme elle pour l'aider à marcher, la protégeant, *lui jappant son amour*, inconsolable quand elle est vendue ; et par fidélité à son souvenir, le voilà qui sera boiteux à jamais ! Trouvez donc une plus belle histoire d'amour au pays des hommes...

Le poète ne peut s'empêcher également de déplorer le sort d'un jeune agneau que l'on a mis à mort et qui *pleure sur le plateau du boucher* (p. 21). Cette fois-ci, c'est le ton de la déploration. Il n'avait pas fait plus de mal que l'agneau de La Fontaine et pourtant la cause de sa mort, ce n'est pas un loup affamé mais la férocité des hommes. Ce sujet n'est pas traité de façon mièvre par Xavier Marcoux. Bien au contraire, c'est avec force qu'il s'élève contre cette injustice, prenant la défense d'une faible créature du Bon Dieu victime de la barbarie humaine. Points d'interrogation et points d'exclamation témoignent de cette indignation.

Le poème, *Une portée de cochons* (p. 22), fait irrésistiblement penser à la fragilité des bébés quittant le ventre douillet de leur mère pour affronter le dehors : le froid, la recherche de la nourriture. Avant de naître ils jouent à saute-mouton, à la course à l'âne, à cache-cache, à la culbute ; ils chantent et dansent. Heureusement après leur naissance, la mère nourricière est là pour les aider. Cette histoire de bêtes est aussi une métaphore de la vie des enfants insouciantes et joyeux qui doivent un jour se lancer dans la vie.

On lira encore avec intérêt le poème intitulé *Quoi, quoi ?* (p. 24) qui présente de nombreux cris d'animaux, de manière plutôt facétieuse.

La vie de la campagne : les travaux et les jours

Dans les souvenirs de Xavier Marcoux on retrouve beaucoup d'évocations sonores qui se rapportent aux diverses occupations des paysans, travail quotidien comme la traite des vaches ou saisonnier comme le battage des gerbes (p. 25 et 26). Ces petites scènes deviennent très vivantes sous la plume de notre poète.

Comme par hasard le mot "seaux" se dit **bru** en patois, et le mot "bruit", c'est également **bru**. Nous voici donc au pré, avec, dans l'oreille, ce son du jet de lait bourru qui arrive dans le seau, bruit pointu, son métallique au début (on n'a pas encore inventé le plastique), puis, au fur et à mesure que le seau se remplit, le son est plus sourd, le lait écume, et bientôt la surface du liquide se balance au rythme de la bourrée des seaux. Il faut lire et relire ce poème, plein de charme et de fantaisie. Jusqu'où iront ces seaux ? Ils échappent à tout contrôle comme ceux de *L'apprenti sorcier* de la légende. Notre poète s'amuse en écrivant cette histoire dont la majorité des rimes sont en "u" (p. 25).

Plus sage et plus traditionnelle est la chanson du fléau (p. 26). C'est bien un chant qui accompagnait le travail de battage, éprouvant pour les bras et les reins, pénible pour les yeux à cause de la poussière. On entend : **Pin, pan, pô, pîn, pan, pô**. Pas besoin de traduire ! Chaque fin de strophe reprend ce refrain, chanté par toute la collectivité. On voit les hommes, les femmes et toute la marmaille est présente, **lô mormayi**. Il y a même le tonton. C'est une activité vitale : ensuite, il y aura le pain, ce régal, *des taillons de pain blanc, des taillons de gros pain* et cela mérite bien la peine des hommes.

Reste à présenter le sabotier de Chalmazel (p. 27) qui a l'amour du métier et fait voler ses outils pour parer, creuser, racler le bois et transformer, avec art, les bûches en sabots.

Le sentiment de la nature : un lyrisme très personnel

Xavier Marcoux se révèle être, au fil de ses poèmes, un amoureux de la nature, un homme sensible au lyrisme très personnel.

Commençons par *Mon village* (p. 28). C'est Nermond, le lieu de naissance. Dans ce texte, très bien composé, le regard s'élève d'abord des bâtiments en pierres aux arbres au-dessus, puis on découvre le plateau, et plus haut encore, la forêt. Le regard s'abaisse ensuite vers les fleurs de pissenlits qui émaillent le vert des prés. On devine la volonté du poète de nous faire partager l'amour de son village en nous guidant pour que nous en découvriions les beautés les plus humbles. Il en connaît chaque détail : c'est "chez lui".

Retenons encore l'hymne au printemps (p. 29), thème éternel, mais agréablement renouvelé ici. A côté de l'évocation des oiseaux, des fleurs - violettes, pissenlits, pâquerettes - on rencontre une verve plus campagnarde. La sève ne monte pas que dans les plantes : elle inspire aussi les garçons, avec l'image réaliste des "suçons" faits à leurs petites amies ! Apprécions au passage le couplet qui ouvre et ferme le poème :

L'orô ô bôdô lô portô dô tin, *Le vent a ouvert la porte du temps,*
L'orô ô bôdô lô portô dô prîntin. *Le vent a ouvert la porte du printemps.*

Mariage de papillons (p. 30) n'est qu'un prétexte pour traiter du badinage amoureux. Deux fiancés se taquent sur le thème du "quand nous marions-nous". L'amoureux répond, en se moquant, aux questions de la jeune fille, qui ne manque pas d'en faire autant. Le tout sur un mode léger, comme la danse de deux papillons qui se taquent en volant de fleur en fleur.

On trouve aussi bien l'éloge du vent (p. 32) : *Il court, court le vent / Comme un lièvre / Qu'un chien poursuit, / Plus vite encore.*) au rythme rapide, comme essoufflé, aux sonorités évocatrices des différents bruits produits par le vent que la présentation de la fraise, modeste fraise des bois difficile à trouver, mais si délicieuse et parfumée (p. 33).

Encore très réussi, le poème qui peint la course du Lignon (p.34). Les vers courts, haletants, du début, sont comme la course d'un jeune enfant qui fait le fou, avec la cadence de la danse. Une petite voix, peu d'eau, mais une grande vitalité. A partir du pont, le ruisseau a plus d'ampleur : il porte un nom et fait plus de bruit. Les vers s'allongent, mais c'est toujours la fête car deux ruisseaux se sont rejoints :

**Sôtin, sôtin, riyin, riyin, / Dansin, dansin, chantin, chantin, /
Glou, glou, glou, / Ou'é nou, lu dou simplou.**

Les choses se gâtent quand vient la maturité. La belle rivière est polluée et sa destination finale (la mer de Biribi) fait plus penser à la prison qu'à la liberté. Pauvre Lignon!

Le court poème *Louis et Mélanie* (p. 36) nous fait vivre la vie simple d'un vieux couple tendrement uni. Tout est dit en peu de mots : attentions réciproques qui signent le bonheur (**Pô te : mô Mèlèni ! Pô te : mon Loui !**)

Amandine (p. 37) et *Sur la route de Reculons* (p. 38) sont comme des réminiscences d'anciennes chansons françaises, adaptées aux lieux de l'enfance de Xavier Marcoux.

Dans le premier texte, la belle Amandine se promène au long de l'eau, et c'est le ruisseau de *Grandris*, bien connu des habitants de Chalmazel. Mais la fin de l'histoire est heureuse : la fille n'est ni séduite ni abandonnée, ce qui arrive d'habitude dans ces anciennes chansons qui sont des mises en garde pour les jeunes demoiselles.

Quant à la route de Reculons, il s'y passe de curieuses choses : cette Madelon n'est pas bien farouche et le conseil donné, c'est de ne pas passer sans la consoler !

Un poème très attachant (p. 39) nous fait rêver du ciel et des constellations. Dans cette montagne, la nuit, le ciel est tout proche et les figures qui sont dessinées ont toujours aiguisé l'imagination des petits bergers : dans la petite musette du garçon sont enfermés *le petit chevreau tout en or et l'étoile qui dormait encore*. Le dimanche ils ont disparu, mais c'est au ciel qu'on peut les trouver désormais :

Mê ou é veu ïn choroban	<i>Mais j'ai vu un char à bancs</i>
Djin le sié, tchirô pô ïn boutchîn,	<i>Dans le ciel, tiré par un chevreau,</i>
E l'étiâlô dô borgé dourmé dedjîn.	<i>L'étoile du berger dormait dedans.</i>

Des histoires, encore des histoires...

Tous ceux qui l'ont rencontré savent que Xavier Marcoux aimait raconter des histoires, des "histoires du temps passé", selon les mots de Victor Hugo, mais aussi des "malices" qu'il arrangeait à sa guise et de petits poèmes absurdes ou naïfs, à la manière de poètes contemporains, comme Francis Jammes, Jacques Prévert ou René de Obaldia.

Au compte des histoires transmises aux veillées, voici celle de Pierre Paillat (p. 40), qui devait beaucoup amuser les auditeurs. L'homme est un avare qui trouve sur la route un porte-monnaie gelé... Je vous laisse découvrir la suite de l'aventure qui ne manque pas de piquant !

Le bouc de Bignado (p. 41) est un fameux reproducteur et l'on se plaît à le vanter. Mais après la mort de son maître, il est acheté par le maire, et le voilà qui ne veut plus travailler. On s'amuse beaucoup à lire la fin de l'histoire !

Une jeune chèvre (p.42) est un conte gaillard dans la tradition des fabliaux du Moyen Age. La conduite de cette chèvre, facétieuse en diable, loin de scandaliser, devait au contraire déchaîner les rires des paysans qui se trouvaient ainsi vengés des juges, leurs ennemis de toujours.

D'autres poèmes sont de la même veine rabelaisienne : les mots crus ne sont pas évités, au contraire. Ainsi dans **Le "Jan" é lô "Jèno"** (p. 42) ou dans **O lo borô** (p. 43).

Môrchan de poné (p. 44) est repris et adapté d'une chanson ancienne. Ce marchand de paniers initie la tante Dorothee à son métier ! Neuf mois après, on voit le résultat... Tout le plaisir de ceux qui écoutent est dans les sous-entendus et l'on finit par la chanson : *cric, crac, j'entends le bois qui craque / écoute, entends-tu le bois craquer ?*

Le coq et le miroye (*Le coq et le milan*, p. 45) est une véritable fable digne de La Fontaine, par laquelle nous apprenons pourquoi les milans, dit-on, mangent les poules et les poussins.

Parfois l'on rencontre des textes proches de l'absurde, du "nonsense" anglais. *Détraqué, chamboulé* (p. 46) montre le monde à l'envers. On prend le plus grand plaisir à renverser toutes les situations traditionnelles et l'on sent que l'énumération loufoque pourrait durer encore plus longtemps, si le poète ne décidait de conclure par un : **Tô é dépotintô**.

Dans *La chèvre et le loup* (p. 47), qui est en forme de chanson, on se croit dans l'univers de Desnos car l'on rencontre *trois limaçons qui s'en vont labourer*, puis *une chèvre noire qui chante : alleluia*, avant, la pauvre, de se laisser manger par le loup.

Autres histoires sans queue ni tête dans **Brayi de coucu** (p. 48) où la primevère en mal de confiance raconte des choses extravagantes : qui peut croire, par exemple, qu'à Saint-Didier, un blaireau chante des chansons alors qu'autour de lui dansent des matous ? Cela ne fait rien, nous sommes dans la féerie du "Il était une fois".

L'histoire intitulée : **Pô d'émou** (*Pas de jugeotte*, p. 49) est une leçon de sagesse populaire, racontée sur un mode plaisant, léger. Un certain nombre de proverbes bien connus y trouvent illustration. Un père donne des conseils à son fils, plutôt irréfléchi, qui doit acquérir un meilleur jugement, apprendre à économiser, freiner ses désirs, calculer pour avoir un bon avenir... Bref, on est en plein conflit de générations.

Plaisant également le petit poème des "douleurs" (p. 50), qui met en scène plusieurs personnages souffrant de ces fameuses douleurs. On entend les plaintes de la Pélagie et du Guste de Traveloux, reprises par l'âne qui braie à belle voix ! Des douleurs, il y en a pour tous, mais elles n'ont jamais fait mourir personne, elles alimentent surtout les conversations.

Beaucoup de poèmes traitent donc de sujets plutôt amusants. On fait passer bien des idées grâce au ton comique, sans la pesanteur de la leçon de morale. Cependant Xavier Marcoux est parfois plus grave sans devenir pour autant ennuyeux.

Un homme qui se retourne sur son passé

Malgré des apparences légères, **Le tin ko fôro** (*Le temps qu'il fera*, p. 50), montre une certaine nostalgie du temps qui passe. Sous les petites histoires amusantes qui illustrent chaque jour de la semaine, on voit en fait passer les saisons de l'année et même les saisons de la vie. C'est court, la vie !

"Mais où sont les neiges d'antan...", semble dire le poète dans le texte : **Intô lé donc ?** (Où est-il donc ?, p. 52). Oui, où sont-ils donc tous ces personnages des histoires entendues aux veillées ? Perdus, bien perdus dans la nuit noire du temps écoulé et l'on ne perçoit plus que le **intô lé, intô lé donc**, que reprend tristement l'écho.

Même inspiration pour **Viôle** (*Sentier*, p. 53) où l'on constate qu'il n'y a plus de sentier à travers les prés. Maintenant les bêtes sont gardées par des rangs de fil de fer barbelé. Plus de sentier, plus de berger, plus de garçon pour conter fleurette... Dans ce court texte, ce sont les mots **plu** et **yô mè** (*y a seulement*) qui résonnent sinistrement tout au long des vers.

Xavier Marcoux évoque encore en patois des moments heureux d'amitié partagée autour d'un bon repas rustique et cela donne : **Sopô de chaô** (p. 55), où l'on retrouve plusieurs figures du groupe "Patois vivant" : *Et glou, glou, glou / Pour la soupe de choux*.

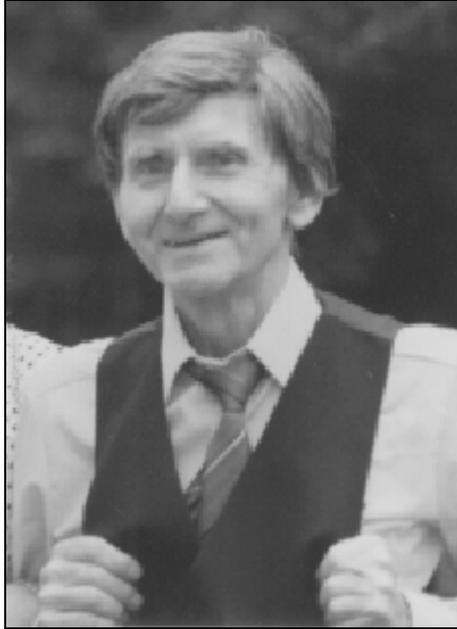
Il essaie surtout de sauvegarder ce qui est le plus important, à ses yeux, la saveur de la langue, et même sa verdeur, comme dans le poème intitulé : **Jinto lingo** (p. 56) où des expressions très imagées disent une certaine sagesse paysanne. Et **Notrô lingô** (p. 57) est un véritable hymne au patois forézien, la vraie langue, qui dit plus que des mots, qui dit les habitudes, les coutumes et donne son sens à la vie. Les deux dernières strophes de ce poème ont de vrais accents de ferveur :

Notre langue / C'est un trésor / Elle a cent mille étés et dure encore. / Notre langue gardons-la donc / Et à nos enfants donnons-la donc. On sent qu'il veut se convaincre lui-même. Il conclut ainsi, et, curieusement, en français seulement :

Nous sommes bilingues / Restons bilingues : Notre langue est un trésor / Gardons notre trésor.

Qu'en est-il de cette exhortation, de cette bouteille jetée à la mer en 1977 par un amoureux du patois ? Je ne saurais conclure là-dessus. Les patoisants seront mieux à même de le faire, eux qui font le succès des veillées de Patois vivant, ce qui est déjà une réponse. Mais on peut dire que les textes de Xavier Marcoux sont ceux d'un véritable poète, sensible et inspiré, qui varie les tons et les rythmes, et qui nous laisse ce témoignage irremplaçable sur le monde de son enfance et de sa jeunesse. Le Père Gardette souhaitait l'émergence d'une poésie forézienne. Celle de Xavier Marcoux répond à son vœu.

Xavier Marcoux



Poèmes

Dessins de Xavier Clarisse

photos : C. et D. Latta

Le manuscrit de l'auteur ne comporte que le texte en patois. Nous l'avons reproduit fidèlement même si sa graphie n'est pas conventionnelle.

La traduction est de Jean-Luc Marcoux et de Joseph Barou ; les notes sont de Joseph Barou.

Lô Mouma

E l'ère jintô
E l'ère voyintô
Tojore bien pigné
Moudave ô le ô méné.

Sô mère, sé gorgnasse ove ogu
Lô Phrozie, lô Moria, lô Morie,
Lô Tine, lô Tonia, lô Génie,
E ô poré, ké foyon ji de bru.

Se, cîn gorgna é l'ogni :
Le Zef, Toine, Guss, Ness, Jean-Marie
Mé lou é foyon tan de bru
Ké beti nô gorgnassi pô-dessu.

E l'ère jintô
E l'ère voyintô
Tojore bien pigné
Moudave ô le ô méné.

Et lô Mouma pô fouère bonô fin
Sorte dô le de gran modjin
Vitiô de son devanté
Boutounô pô doré
To bèllemin é boyave
To le jore é boyave.

Quan é love boyiô
O lé vache, ô lé feye, ô lu chiorô,
Chôbô de beyè
O to le betchiè
E boyave ô son modou
O su tchui, ô trétou.

Boyé, boyé
Tojore boyé
Ou'ère son plézi
To son plézi.

Lô mouma ère jintô
E l'ère voyintô
Tojore bien pigné
Moudave ô le ô méné.

La Maman

Elle était jolie
Elle était vaillante
Toujours bien peignée
Elle allait au lit à minuit.

Sa mère, six filles elle avait eues
La Phrasie⁷, la Maria, la Marie,
La Tine⁸, la Tonia⁹, la Génie¹⁰,
Et paraît-il, ça ne faisait pas de bruit.

Elle, cinq garçons elle eut :
Le Zef¹¹, Toine¹², Guss¹³, Ness¹⁴, Jean-Marie
Mais eux ils faisaient tant de bruit
Qu'elle mit une fille par-dessus.

Elle était jolie
Elle était vaillante
Toujours bien peignée
Elle allait au lit à minuit !

Et la Maman pour tout bien faire
Sortait du lit de grand matin
Vêtue de son tablier
Boutonné par derrière
Tout doucement elle donnait
Tout le jour elle donnait.

Quand elle avait donné
Aux vaches, aux moutons, aux chevreaux,
Fini de donner
A tout le bétail
Elle donnait à son monde
A ses enfants, à tous.

Donner, donner
Toujours donner
C'était son plaisir
Tout son plaisir.

La maman était jolie
Elle était vaillante
Toujours bien peignée
Elle allait au lit à minuit !

(Mars 1981)

⁷ Euphrasie.

⁸ Antonine.

⁹ Antonia.

¹⁰ Eugénie.

¹¹ Joseph.

¹² Antoine.

¹³ Auguste.

¹⁴ Joannès.

Kan ou érïn tcheton

**Kan ou érïn tcheton, ou èrïn pè grand,
Pô boukè lé fiyé montavïn su ïn ban.
Kan ou érïn tcheton, nô coulé kemô ïn gran**

**Sô me éssio, betavïn ïn ékouan.
Kan ou érïn tcheton golopia, ou érïn
Pô fouére pô o fiyé : rikavïn, rikavïn.**

**Kan ou érïn tcheton, to voyin ou érïn,
Si ou ôvïn lo brakô, rin ne foyïn.
Kan o fiô tan pô gran, menavïn chiôre é vio,**

**Ouérïn pô dovan è opelavïn : ôvo ! ôvo !
Kan ô portavïn ô grô vora, ô son bôcha,**

Koué kô chantevïn ? Chantavïn : keri, tchia.

**Kan ô menavïn mô chatô ô cha blan
Koué ko betavïn ? Betavïn : chossou blan.**

Quand j'étais petit

Quand j'étais petit, je n'étais pas grand,
Pour embrasser les filles je montais sur un banc.
Quand j'étais petit, pour glisser comme un
grand

Sous mes sabots, je mettais un *écouan*¹⁵.

Quand j'étais petit, galopin, j'étais
Pour faire peur aux filles : je donnais des coups
de tête.

Quand j'étais petit, tout vaillant j'étais,
Si j'avais la flemme, rien ne faisais.

Quand je fus un peu grand, je menais chèvres et
veaux,

J'étais par devant et j'appelais : venez ! venez !

Quand je portais à manger au gros porc, à son
bachat,

Qu'est-ce que je chantais ? Je chantais "kery,
tchia".

Quand je menais ma chatte au chat blanc

Qu'est-ce que mettais ? Je mettais : chaussons
blancs.

(Janvier 1978)



¹⁵ Ecouan : ce mot régional désigne la dosse, dernière planche sciée qui conserve d'un côté son écorce.

Mon fiolë

**O lé foué vé mé man,
Vé mon koué ô koupé le pan
O lé foué tô chantan :**

**Zabô, zabô
Tchio de kanô,
Si te vô pè zôbè
Foudrô te coupè le né.**

**O lô étô vitou foué,
Ou ô bien zobô vé mon kouté,
E ô fiolë kemô ìn uzé.**

**Fiolô, fiolô, mon fiolë,
Mon fiolë : fiolô, fiolô !**

**Le koku m'ô pè répondu,
Djïn lu boué o lé pordu,
Ô fo fiolë plu dru.**

**Fiolô, fiolô, mon fiolë,
Plu dru : fiolô, fiolô !**

**A ! le koku m'intin,
Djïn sô lingô ô me reprin :
Koku ! Koku ! Vetchio le printin !**

**Fiolô, fiolô, mon fiolë,
Mon fiolë : fiolô, fiolô !**

**Mô myô n'ô pè répondu,
Djïn lô kore é lave su bru,
Ô fo fiolë plu dru.**

**Fiolô, fiolô, mon fiolë,
Plu dru : fiolô, fiolô !**

**A ! mô myô m'intin,
Vé son fiolë é me reprin
To le tin o s'omerin.**

Mon sifflet

Je l'ai fait avec mes mains,
Avec mon couteau à couper le pain
Je l'ai fait tout en chantant :

Sève, sève
Cul de cane,
Si tu ne veux pas t'écorcer
Faudra te couper le nez.

Il a été vite fait,
Je l'ai bien écorcé avec mon couteau
Et il a sifflé comme un oiseau.

Siffle, siffle, mon sifflet,
Mon sifflet : siffle, siffle !

Le coucou n'a pas répondu,
Dans le bois il est perdu
Il faut siffler plus fort.

Siffle, siffle, mon sifflet,
Plus fort : siffle, siffle !

Ah ! le coucou m'entend,
Dans sa langue il me reprend :
Coucou ! Coucou ! Voici le printemps !

Siffle, siffle, mon sifflet,
Mon sifflet : siffle, siffle !

Ma mie n'a pas répondu,
Dans la cour elle lave ses seaux,
Il faut siffler plus fort.

Siffle, siffle, mon sifflet,
Plus fort : siffle, siffle !

Ah ! Ma mie m'entend,
Avec mon sifflet elle me reprend
Tout le temps nous nous aimerons.

(Décembre 1977)

Mu z'éssio

Mu z'éssio
Ou é côssô,
Mu z'éssio
To morketô.

Mu z'éssio
Ou é côssô,
Mu z'éssio
To morketô.
Ou'ovîn trô dansô,
Ou'ovîn trô tôboulô,
Ové mu z'éssio
To morketô.

Mu z'éssio
Ou é côssô,

Mu z'éssio
To morketô.
Ou'ovîn trô dansô,
Ou'ovîn trô tôboulô,
Ou'ovîn trô schiôkô
E ou é puro d'ové côssô
Mu z'éssio
To morketô
D'épié de blô.

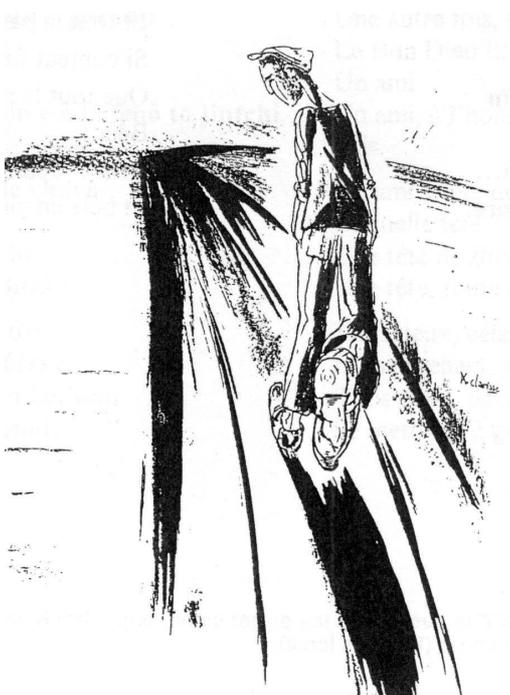
Mes sabots

Mes sabots
J'ai cassés,
Mes sabots
Tout sculptés.

Mes sabots
J'ai cassés,
Mes sabots
Tout sculptés.
J'avais trop dansé,
J'avais trop tapé,
Avec mes sabots
Tout sculptés.

Mes sabots
J'ai cassés,

Mes sabots
Tout sculptés.
J'avais trop dansé,
J'avais trop tapé,
J'avais trop claqué les talons
Et j'ai pleuré d'avoir cassé
Mes sabots
Tout sculptés
D'épis de blé.



(Août 1977)

Le bo

Le bo
Ove riquô¹⁶
Lô biquô.
Lô biquô
Ove riquô
Le tche bo !
Le tche bo
Ove riquô
Le tche tchiorô.
E le tche tchiorô
Ove purô...
Purô... purô...
Purô.

E le bo de remore ôgui
Klô têtô biguô¹⁷ boyi
Nô biquô
O lô biquô
E lo biquô boyi
Nô biquô
O tche bo !
Le tche bo boyi
Nô biquô
O tche tchiorô
E to le trîn
Si contin fi
Que to le trîn
Bioli...
Bioli... bioli...
Et biale ïncore.

Le bouc

Le bouc
Avait riqué
La bique
La bique
Avait riqué
le petit bouc !
Le petit bouc
Avait riqué
Le petit chevreau.
Et le petit chevreau
Avait pleuré ...
Pleuré... pleuré...
Pleuré...

Et le bouc eut des remords
Cette tête *bigue* donna
Une embrassade
A la bique
Et la bique donna
Une embrassade
Au petit bouc !
Le petit bouc donna
Une embrassade
Au petit chevreau.
Et tout le parc
Si content fut
Que tout le parc
Bêla...
Bêla... bêla...
Et bêle encore.

¹⁶ *Riquer* : donner un coup de corne (français local).

¹⁷ *Bigo* : tordu.

Le chavo *Bicho*

Le chavo *Bicho*

N'ère pè in boué.
O l'ère bien in pio
De lo coulou kèfé
Ové quatrou échlyo,
Tou quatrou bien forô.

O falë veure ko grand corcan¹⁸
Tchirant son choroban
Moudô de gran modjin
Pa reveni to mouyô¹⁹ o médji.

O l'avë ïna grandô kouô
Pô boyé de leçou
O trétou kelu ingoulissou
Que venion li fouére de sussou.

Mè o voué sôbu
Bicho n'ô jomoué cochô kôku,
O voulë de mè ô dingou,
Bon gu de bon gu !

O se veye ô so tétô,
Kinô tétô ?
Inô tétô d'in autrou mondou
Inô tétô d'in meyou mondou !

Inô vé, djin son porodji
Le Bon Dieu f i :
In omou é ïnô fenô to jintchi
E o se reposi.

In otrô vé, tojore ö porodji
Le Bon Dieu fi :
Ïn omi,
Ïn omi, ô l'omou é ô lô fenô to jintchi.

Ïn omi ô tétô de chavo
E ! kinô tétô ?
Ïnô tétô de Bicho !
Ïnô tétô, totô jintô !

Tou dou, o s'é dji
E vore, o serô écri ;
Tou dou, devan kel'omi
Se betèron ô jonui.

Le cheval *Bicho*

Le cheval *Bicho*

N'était pas de bois.
Il était bien en peau
De la couleur café
Avec quatre sabots,
Tous quatre bien ferrés.

Il fallait voir ce grand carcan
Tirant son char à bancs
Partir de grand matin
Pour revenir tout mouillé à midi.

Il avait une grande queue
Pour donner des leçons
A tous ces envieux
Qui venaient lui faire des suçons.

Mais cela est bien su
Bicho n'a jamais fait mal à quelqu'un,
Il ne voulait du mal à personne,
Bon gu de bon gu !

Cela se voyait à sa tête,
Quelle tête ?
Une tête d'un autre monde
Une tête d'un meilleur monde !

Une fois, dans son paradis
Le Bon Dieu fit :
Un homme et une femme tout jolis
Et il se reposa.

Une autre fois, toujours au paradis
Le Bon Dieu fit :
Un ami
Un ami, à l'homme et à la femme tout
jolis.

Un ami à tête de cheval
Et quelle tête ?
Une tête de *Bicho*
Une tête, toute jolie !

Tous deux, cela s'est dit
Et maintenant, ce sera écrit ;
Tous deux, devant cet ami
Se mettront à genoux.

(Février 1978)

¹⁸ *Carcan* se dit d'un mauvais cheval efflanqué ; ici le terme est affectueux et souligne la grande taille de l'animal.

¹⁹ *Tout mouillé* : trempé de sueur.

Lé donde

**Sémon lé donde ô Moturin,
Kemô dou bessou nous intindin.
Nôtron mouétrou nous boptizi :
Se, lô Roji ; me, lô Blinchi.
O nous dressi, to bellomin,
Tojor privô de rin,
Nous boyinde tin z'in tin
De tche cô d'oguiyon, ô Moturin !
Foyin mèn unô, foyin pè doué
E insin, ô rigoulin , chantin :**

**Sémon doué, tojor doué,
Otochées pô lé koué,
Pô bioké toté doué
Nou bôyin de kô de koué !**

**Kemo dou beu, ô tchirin, tchirin
De chère de pailli, de chère de fin,
Tonboré de bozô, de truffe, de rin.
Le devé sé, pô sinjè,
O notron vio, boyin lo tetè,
E pô notron mouétrou, Moturin
O foyin, ô foyin,
De grô bouza ; ô l'é contin !
E toté doué, rigoulin, chantin.**

**Sémon doué, tojor doué,
Otochées pô lé koué,
Pô bioké toté doué
Nou bôyin de kô de koué !**

**De notrou vio, ô biôkin
E si d'otrou o n'in voulin
Vétiô kemô ko foyin :
Toté doué ovin détiolô
O sémon djîn le prô,
Roji montô su me,
To de suitchi opré, ô montô su se,
Poussin dou grô : « meu ! meu ! »
Trétou an conpré, é nou menon ô târé !
Le toré monte su toté doué,
Lo Tozie bête dre le zuzio
Bien inte kô fo !
E ou è foué, vitou foué, bien foué !
In rigoulin, ô chantin, toté doué :**

**Sémon doué, tojor doué,
Otochées pô lé koué,
Pô bioké toté doué
Nou bôyin de kô de koué !**

Les vaches dressées

Nous sommes les vaches dressées de Mathurin,
Comme des jumeaux nous nous entendons.
Notre maître nous baptisa :
Elle, la Rouge ; moi, la Blanche.
Il nous dressa, tout doucement,
Jamais privées de rien,
Nous donnant de temps en temps
Des petits coups d'aiguillons, oh Mathurin !
Nous ne faisons qu'une, nous ne faisons pas deux
Et ensemble, nous rigolons, nous chantons :

Nous sommes deux, toujours deux,
Attachées par le cou,
Pour papoter toutes deux
Nous nous donnons des coups de queue !

Comme deux bœufs, nous tirons, tirons
Des chars de paille, des chars de foin,
Tombereaux de bouse, de pommes de terre, de rien.
Le soir, pour changer,
A nos veaux, nous donnons la tétée,
et pour notre maître, Mathurin
Nous faisons, nous faisons,
De gros bousats ; il est content !
Et toutes les deux, nous rigolons, nous chantons :

Nous sommes deux, toujours deux,
Attachées par le cou,
Pour papoter toutes deux
Nous nous donnons des coups de queue !

De nos veaux, nous bavardons
Et si d'autres, nous en voulons
Voici comment nous faisons :
Toutes deux ayant été dételées
Nous sommes dans le pré,
Rouge monte sur moi,
Tout de suite après, je monte sur elle,
Nous poussons de gros : « meuh ! meuh ! »
Tout le monde a compris, et on nous mène au taureau !
Le taureau monte sur toutes les deux,
L'Anastasie met droit l'oiseau
Bien où il faut !
Et c'est fait, vite fait, bien fait !
En rigolant, nous chantons toutes deux :

Nous sommes deux, toujours deux,
Attachées par le cou,
Pour papoter toutes deux
Nous nous donnons des coups de queue !

Trétou é son contin :
Notron mouétrou Moturin
Orô in otrou vio.
Lo Tozi é contintô ôssi,
O to le mondou é dji :
In otrou mirèchiou ou é oconpli.
Continte ossi nou, lé donde
Pô monté o porodji de lé donde
Tô nou vio, tô lu minjô d'escalope
Nou foran : picôtô, picôtô !
E kan o l'y serin, to le tin
Toté doué, rigoulerin é chanterin :

Sèmon doué, tojor doué,
Otochéés pô lé koué,
Pô bioké toté doué
Nou bôyin de kê de koué !

Tout le monde est content :
Notre maître Mathurin
Aura un autre veau.
L'Anastasie est contente aussi,
A tout le monde elle dit :
Un autre miracle est accompli.
Contentes nous aussi, les vaches dressées
Pour monter au paradis des « dondes »
Tous nos veaux, tous les mangeurs d'escalopes
Nous ferons la courte échelle !
Et quand nous y serons, tout le temps
Toutes les deux, nous rigolerons et chanterons :

Nous sommes deux, toujours deux,
Attachées par le cou,
Pour papoter toutes deux
Nous nous donnons des coups de queue !

(Mars 1977)



Confesso d'in chin borgé

Ou'é chôbô mô viô,
Mo jintô viô ;
Lé fëye, ou'é gordô ;
Devé lé fëye m'an gordô.

O yotrô kouô morchavîn
O yotrô kouô jopavîn :
Houô ! houô ! houô !
Li foyîn tojore mè paô.
Si unô ouovin mourzu
Me serîn creu in chîn perdu.

Tote mé fëye aô kenussîn,
Toté mé fëye aô omavîn.
Mè unô oué biocô ômô :
Lô Manchetô²⁰ que bigave tan pô !
Tan kê pouyîn,
Kemô se ô bigavîn.
Et l'édévîn, ô couté de se,
O morchè dre
Jusk'ô Plan de Fangouîn²¹.

Orivô ô di ko kouîn,
Si é se kouchave,
Contrô se me kouchavîn,
Sô pio
Kontrô mô pio.
Si é m'ovizave,
Me ossi l'ovizavîn.
E kan é se betave ô biôlè
O me betavîn ô chantè,
Li jôpan to otôre,
Li jôpan mon omore.

Ïn jore, é fi vindiô,
Le jore ko ou'é tan purô.
D'in peu ko tin, ou'é tojore bigô ;
D'in peu ko tin,
Mô viô é finiô.
Ou'ère mô myô,
Mô myô de fëyiô.

Confession d'un chien berger

J'ai terminé ma vie,
Ma jolie vie
Les brebis, j'ai gardées ;
Parfois les brebis m'ont gardé.

A leur suite je marchais,
A leur suite je jappais :
Houô ! houô ! houô !
Leur faisant seulement peur.
Si une j'avais mordue,
Je me serais cru un chien perdu.

Toutes mes brebis je connaissais,
Toutes mes brebis je les aimais.
Mais une, j'ai beaucoup aimée :
La Manchette, celle qui boîtait un peu !
Tant que je pouvais,
Comme elle je boitais.
Et je l'aidais, à côté d'elle,
A marcher droit
Jusqu'au *Plan de Fangouin*.

Arrivés à cet endroit,
Si elle se couchait,
Contre elle je me couchais,
Sa toison
Contre mon pelage.
Si elle me regardait,
Moi aussi je la regardais
Quand elle se mettait à bêler
Je me mettais à chanter,
Lui jappant tout autour,
Lui jappant mon amour.

Un jour, elle fut vendue,
Le jour où j'ai tant pleuré.
Depuis ce temps, j'ai toujours boité ;
Depuis ce temps,
Ma vie est finie.
C'était ma mie,
Ma mie de brebis.

(Juin 1978)

²⁰ *Manchette* : ici nom propre, se dit pour une vache ou une brebis qui a un trayon atrophié ou manquant.

²¹ *Plan de Fangouin* : vaste plateau au-dessus de Chalmazel.

Tche ogné

O ! to tche ogné
E t'an piolô è coupô le koué
E te pure su le plô dô bouché.

O ! to tche ogné
O di ko bouché
Kïn mè t'ovié foué
Pô te piôlé è te coupè le koué ?

O ne me rapélou pè
D'ové foué de mè
O di ko bouché
Pô me piôlé é me coupé le koué !

O prô de lô fon ouérin
Devé, ô pôquéravïn
Devé, mô mouma, tétavïn
Devé, kemô ïn kobri, drigavïn !

O lé venu kemo ïn lô
M'ô ôtrôpô pô lô piô
M'ô sagnô é piôlé
E me vetchiô ô puré su le plô !

Oh ! po d'émou de po d'émou !
Que foyin nou ?
O sugnin lé bétche sovajou
E tuïn l'ogné de ché nou !

Po d'émou de po d'émou !
Koué ko yô de plus d'oveni
E de plus dou
Qu'ïn ogné ?
Dou ogné !

Petit agneau

Oh ! tout petit agneau
Ils t'ont pelé et coupé le cou
Et tu pleures sur le plateau du boucher.

Oh ! tout petit agneau
A ce boucher
Quel mal avais-tu fait ?
Pour qu'il te pèle et te coupe le cou ?

Je ne me rappelle pas
D'avoir fait du mal
A ce boucher
Pour qu'il me pèle et me coupe le cou !

Au pré de la source j'étais
Parfois, je broutais
Parfois, ma mère, je tétais
Parfois, comme un cabri, je gambadais !

Il est venu comme un loup
M'a attrapé par la peau
M'a saigné et m'a pelé
Et me voilà à pleurer sur le plateau !

Oh ! insensé d'insensé !
Que faisons-nous ?
Nous soignons les bêtes sauvages
Et nous tuons l'agneau de chez nous !

Insensé d'insensé !
Qu'y a-t-il de plus gentil
Et de plus doux
Qu'un agneau ?
Deux agneaux !

(Janvier 1978)

Ino coyounè

**Ou étian de lô secondô coyounè
Ou étian treze mouéné.
Djin le vintrou de notrô mère
Ou ovin pôssô quatre mé d'ivèr.**

**Quinô jintô viô
Ou ovin trétou pôssô !
Kémo djin in chèté
Kémo djin in boté !**

**O sînte bon le lé bè²²
O sînte bon lô coyouné.
Tô lu jore ou ère lô fétô
E kinô fétô !**

**Bien ô cho djin ko boté
Vou ère le môdjîn é le sé
De chansou ô treze voué
Nous tchenan trétou pô lô koué.**

**N'omuzian ossi ô sotô-maôton
Le gran sotave le tcheton
N'omuzian ô lô corsô ô l'énou
Lu tchetou montô su lu gran.**

**De tin z'in tin, ô proniéron,
Ou'é notrô kouô in tchirô bouchouon
Que sorve de kanô ô péchi,
Trétou, olian ô lo truétchi.**

**Opré ô s'ômuzave ô lô recondiô,
O s'ômuzave ossi ô lô patô,
Tojore in chantant trétou
De chansou de tche coyous.**

**Le bru de lô fétô
Nous virave lô tétô
Olors, ou ère lô corsô ô tchiô peré
D'ô proumé ô doré.**

**Ou étian pè du tô pressô
De tombé su klô terrô ;
O sôvian se que é nous voulë
O sovian que purè o foudrë.**

Une portée de cochons

Nous étions de la seconde portée,
Nous étions treize bébés.
Dans le ventre de notre mère,
Nous avons passé quatre mois d'hiver.

Quelle jolie vie
Nous y avons tous passée !
Comme dans un château
Comme dans un bateau !

Ca sentait bon le lait "be"
Ca sentait bon la portée de cochons.
Tous les jours c'était la fête
Et quelle fête !

Bien au chaud dans ce bateau
C'était le matin et le soir
Des chansons à treize voix
Nous tenant tous par la queue.

Nous nous amusions aussi à saute-monton
Le grand sautait le petit.
Nous nous amusions à la course à l'âne
Les petits montés sur les grands.

De temps à temps, nous dormions ;
Avec notre queue en tire-bouchon
Qui servait de canne à pêche,
Tous, nous allions pêcher la truite.

Ensuite on s'amusait à cache-cache,
On s'amusait aussi à la patte,
Toujours en chantant tous
Des chansons de petits cochons.

Le bruit de la fête
Nous tournait la tête
Alors, c'était la course à faire la culbute
Du premier au dernier.

Nous n'étions pas du tout pressés
De tomber sur cette terre ;
Nous savions ce qu'elle nous voulait
Nous savions que pleurer il faudrait.

²² Premier lait d'une vache qui a vêlé.

**In jore de mèr, lô bondô é portchiô
E su lô pailli sémon tombô.
O foye ïnô fre de chïñ
Odieu boté, vetchiô le trin²³.**

**Eureuzimin, pô nous chôfè trétou
Trouvémon doze tetou.
Mè ou'étian treze coyous
O me, le plus tcheton,
E me boyèron le biberon
Dô to dôré gôrçon !**

Un jour de mars, la bonde est partie
Et sur la paille nous sommes tombés.
Il faisait un froid de chien
Adieu bateau, voici l'étable.

Heureusement, pour nous chauffer tous
Nous trouvâmes douze tétines.
Mais nous étions treize cochons
A moi le plus petit,
On me donna le biberon
Du tout dernier garçon !

(Juin 1978)



²³ *Le trin* : étable pour les porcs, chèvres ou moutons ou simplement enclos en planches pour ces animaux installés dans l'étable des vaches.

Koué koué ?

Koué koué qué dje lô polô
Quan é vîn de fouére son eu ?
E dje :
Kôt kôt koudakô, kôt kôt koudakô !
Le tchiô me sé findu
Pô quoque goulu !

Koué koué qu'é djion lu pouyiô
Quan é l'an cossô yotrô cocôlô,
E djion :
Piôt piôt, piôt piôt, piôt piôt,
Sopô sopô, sopô sopô, sopô sopô !

Koué koué ké l'andji lé graissé pole²⁴
Quan djîn l'heur, é fan veure yotron nè ?
E l'an dji :
Ouôta mintou, lota frétouchou
Ouômin lô fréchou, pè du tô chôlou !

E koué koué kô dje le badobè.
ô l'ôrcandié²⁵
Que de sô clouessi li demande le pré ?
O dje :
Pô té Orcandié
O te foué in pré :
Tré vîn saô
Sarrô tchiô !

Quoi quoi ?

Quoi, quoi, qu'elle dit la poule
Quand elle vient de faire son œuf ?
Elle dit :
Kôt kôt koudakô, kôt kôt koudakô !
Le cul me suis fendu
pour quelques goulus !

Quoi quoi qu'ils disent les poussins
quand ils ont cassé leur coquille ?
Ils disent :
Piot piot, piot piot, piot piot,
Soupe soupe, soupe soupe, soupe soupe !

Quoi quoi qu'elles disent les doucettes
Quand dans le jardin, elles montrent leur nez ?
Elles ont dit :
Ouôta mintou, lota frétouchou
Nous aimons la fraîcheur, pas du tout la
chaleur !

Et quoi quoi qu'il dit le nigaud
à l'arcandier
Qui de sa mère poule lui demande le prix ?
Il dit :
pour toi Arcandier
je te fais un prix :
trois fois vingt sous
Serre cul !

(Janvier 1983)

²⁴ *Poule-grasse* : mâche ou doucette (français local).

²⁵ L'*arcandier*, le voleur, le pillard (selon le *Dictionnaire du patois forézien* de L.-P. Gras), ici commerçant un peu filou.

Lu bru

E ! kîn bru
Fan lu bru
Kan djîn lu bru
Pisse le lé bouru.

Vidou, lu bru
Fan de bru poîntu
Kan djîn lu bru
Pisse, pisse le lé bouru.

Kèzi plin, lu bru
Fan de bru perdu
Kan djîn lu bru
Pisse, pisse le lé bouru.

E ! fo veure lu bru
E ! fo intindre le bru
Ke fan lu bru
Kan ô prô, trétou insin,
Lu bru
Pré, pô ïn foulè de vin
Viran, reviran
S'ovansan, rechiolan
Se tchiokan
Lu bru
Fan é refan
O soulé couchan
Lo bouréyo de lu bru.

Les seaux

Eh ! quel bruit
Font les seaux
Quand dans les seaux
Pisse le lait bourru²⁶.

Vides, les seaux
Font des bruits pointus
Quand dans les seaux
Pisse, pisse le lait bourru.

Presque pleins, les seaux
Font des bruits sourds
Quand dans les seaux
Pisse, pisse le lait bourru.

Eh ! il faut voir les seaux
Eh ! il faut entendre le bruit
Que font les seaux
Quand au pré, tous ensemble,
Les seaux
Pris, par un coup de vent
Virant, revirant
S'avancant, reculant
Se choquant
Les seaux
Font et refont
au soleil couchant
La bourrée des seaux.

(Avril 1978)

²⁶ *Le lait bourru* : le lait qui vient d'être trait, écumeux, encore tiède.

L'écoussou

O sé l'écoussou
Batou, batou
Tô lu blô,
Lu blô bien grônô
Kan ô foué fre
Kô foué bien fre.
Pin, pan, pô, pin, pan, pô.

Vétchio totô mô mékonikô,
S'é pè komplikô :
In gran bèton
E ìn to tcheton,
In nère de beu
Dou, tré nère de beu.
Pin, pan, pô, pin, pan, pô.

Pô me fouère plézi,
Bien plézi,
Prené le gran bèton
Kemô le tonton
E le varja fayé virè
O totô voulè.
Pin, pan, pô, pin, pan, pô.

Olé ! lô mormayi
Fo se ganchi !
In côdanci
Ou alin batre le blô
Fouère biokô
De biche de blô !
Pin, pan, pô, pin, pan, pô.

Lu blô son bôtu,
Bien bôtu.
O serô vintô, moulu,
Pô fouère le pan,
Le pan blan,
Le grô pan.
Pin, pan, pô, pin, pan, pô.

Le pan é foué,
Le pan é bien koué,
Pô kelu kan fan
Kelu kan fan,
De toyou, de toyou,
De toyou de pan blan
De toyou, de toyou
De toyou de grô pan.

Le fléau

Je suis le fléau
Je bats, je bats
Tous les blés,
Les blés bien grainés
Quand il fait froid
Qu'il fait bien froid.
Pin, pan, po, pin, pan, po.

Voici toute ma mécanique,
Je suis pas compliqué :
Un grand bâton
Et un tout petit,
Un nerf de bœuf
Deux, trois nerfs de bœuf.
Pin, pan, po, pin, pan, po.

Pour me faire plaisir,
Bien plaisir,
Prenez le grand bâton
Comme le tonton
Et le fléau faites virer
A toute volée.
Pin, pan, po, pin, pan, po.

Eh ! la marmaille
Il faut s'écarter !
En cadence
Nous allons battre le blé
Faire beaucoup
De mesures de blé !
Pin, pan, po, pin, pan, po.

Les blés sont battus,
Bien battus.
Ils seront vannés, moulus,
Pour faire le pain,
Le pain blanc,
Le gros pain.
Pin, pan, po, pin, pan, po.

Le pain est fait,
Le pain est bien cuit,
Pour ceux qui ont faim
Ceux qui ont faim,
De taillons²⁷, de taillons,
De taillons de pain blanc
De taillons, de taillons,
De taillons de gros pain.

(Juin 1978)

²⁷ *Taillon* : un morceau, une tranche (terme local).

L'essiouté

Djîn ko tin vive vé Chemezé
Môtié, l'essiouté.
O l'ôve pôssô totô sô viô
O fouére d'essio.
Pôr se, vé Chemezé
Y ove mè in chèté,
In chèté : son chopié !
De porto gorni
De borô d'éragni et de bôrôquete vôrni.

Tojore Môtié fiôlave !
E le pôrô pôrave
Lé cuyére chôvavon
Lé reschiete reschietavon
Lé renete morquetavon
Et ô n'y ovè plu de buche
Mè d'essiô bien ôpôreillô.

Môtié omave tan son métier
Quô couchave ô chôpié
E tojore ô sé dji
Qu'in le tô môrquetô ô se fit,
Nô pôyassi de frezille li betave
Sô chiquô, djîn nô cuyére, pôzave
E djîn kê le, chèque né, ô foye ïn révou !
Tojore le mémou révou !
Chèque né ô dançave lô bourreyô
E in schiôkan, cossave su essiô.

Le sabotier

Dans ce temps, vivait à Chalmazel
Mathieu, le sabotier.
Il avait passé toute sa vie
A faire des sabots.
Pour lui, à Chalmazel
Il n'y avait qu'un château,
Un château : son apprentis !
De partout garni
De cheveux d'araignée et de baraquettes²⁸
vernies.

Toujours Mathieu sifflait !
Et le paroir²⁹ paraît
Les cuillers creusaient
Les racloirs raclaient
Les rainettes décoraient
Et il n'y avait plus de bûches
Mais des sabots bien faits.

Mathieu aimait tant son métier
Qu'il couchait à l'atelier
Et toujours on a raconté
Qu'un lit tout marqueté il s'est fabriqué,
Une paillasse de copeaux il y a mis
Sa chique, dans une cuillère, il posait
Et dans ce lit, chaque nuit, il faisait un rêve !
Toujours le même rêve !
Chaque nuit il dansait la bourrée
Et en claquant des talons, il cassait ses sabots.

(Octobre 1979)

²⁸ Sabots fins et décorés portés par les femmes.

²⁹ Outil du sabotier comme la cuiller, le raclor, la rainette.

Mon violajou

**Mon violajou, vé Normou³⁰,
O ïn, dou, tré, katrou,
Sïn core de mouézou
To in pièrô de ché nou.**

**Otor de mon violajou
O y ô, kontè lou,
San ébrou de ché nou :
Frésse, plé, pudre, ogriôlou.**

**D'in o, vou é le plan de Fangouïn³¹
Jonouéré, bruyéri, pïn.
Plus d'in o : anpoué, sopïn.
To tïn li foué boukë jintchi.**

**D'in bè, voué le soulé levan,
Lu prô ô couchan,
Lu prô ô levan ;
Le printin li fan
In devanté de bôrôban.**

**Lu violajou de ché nou,
Ovizè lou trétou,
Son ossi jintchi ke vé Normou
Oué po tien,
Ke biôko de Pôrizien
Venon se fiolè d'ér forézien.**

Mon village

Mon village de Nermond,
A un, deux, trois, quatre,
Cinq corps de bâtiments
Tous en pierre de chez nous.

Autour de mon village
il y a, comptez-les,
Cent arbres de chez nous :
Frênes, sycomores, sorbiers, houx.

En haut, c'est le plateau de Fangouin
Genévriers, bruyères, pins.
Plus haut : framboises, sapins.
Tout cela lui fait joli bouquet.

En bas, c'est le soleil levant,
Les prés au couchant,
Les prés au levant ;
Le printemps leur fait
Un tablier de pissenlits.

Les villages de chez nous,
Regardez les tous,
Sont aussi jolis que mon Nermond
C'est pour cela,
Que beaucoup de Parisiens
Viennent s'enivrer d'air forézien.

(Novembre 1977)



³⁰ *Nermond*, hameau de Chalmazel.

³¹ Lieu-dit de Chalmazel.

Printin

**L'orô ô bôdô lô portô dô tin,
L'orô ô bôdô lô portô dô printin,**

**Lu jor s'etchiron,
Lé né dimunion,
Kontin son yéstofié
De fouére le tchio peré.**

**Le tuïn pô sô tuïna
Djin le keuïn d'in ébrou
Foué, to t'in fiolan sé chansou
In ni de lanô é d'èrbô finô.**

**Lé violete djïn lu prè
Fan veure yotron nè,
E lô chatô in cholou
Miôle opré lô pinô do môtou.**

**Li "boukè de peure" sorton trétou
Deman é seran tô in schiou
Milô miyère de chiorèle
Ovison plonè yrondele.**

**Le soulé s'omuse ô lô recondiô
Ové lô ploye finô.
Lô zabô monte ô trétou lu garsou,
O yotrô miyô, é fan de sussou.**

**L'orô ô bôdô lô portô dô tin,
L'orô ô bôdô lô portô dô printin,**

Printemps

Le vent a ouvert la porte du temps,
Le vent a ouvert le porte du printemps.

Les jours s'étirent,
Les nuits diminuent,
Contents sont les espiègles
De faire la culbute.

Le pinson pour sa pinsonne
Dans le coin d'un arbre
Fait, tout en sifflant ses chansons
Un nid de laine et d'herbe fine.

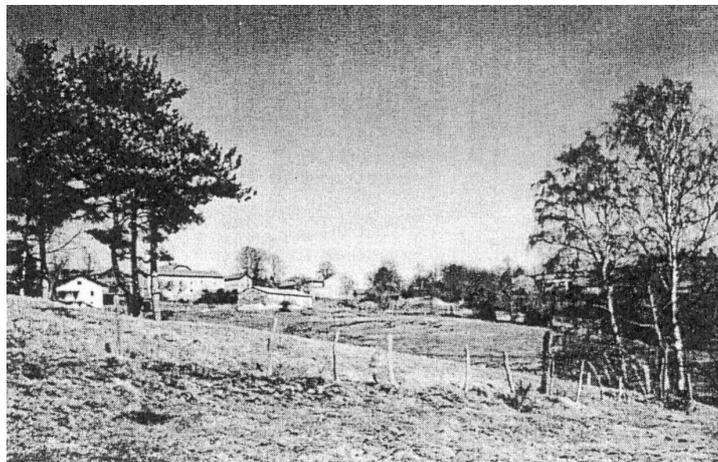
Les violettes dans les prés
Font voir leur nez,
Et la chatte en chaleur
Miaule en suivant le matou.

Les pissenlits sortent tous
Demain ils seront tous en fleur
Mille milliards de pommes de pin
Regardent planer les hirondelles.

Le soleil s'amuse à cache-cache
Avec la pluie fine.
La sève monte chez tous les garçons,
A leurs petites amies, ils font des suçons.

Le vent a ouvert la porte du temps,
le vent a ouvert la porte du printemps

(Avril 1978)



Moriajou do porpouyè

O fo chôbè de kotorjè
Porpouyè de lô Volè,
O fo chôbè de kotorjè
E pinsè ô se moriyè !

O se moriyè, o l'i pinsou,
Porpouyetô de l'Ômou,
O se moriyè, o l'i pinsou,
Mè kan don nou moriyin nou ?

O olin nou moriyè
Mon omitou de lô Volè,
O olin nou moriyè
O migode in schiou, oué-tu pè ?

Nou moriyè o migode in schiou,
O mo miyô de l'Ômou,
Nou moriyè o migode in schiou,
O môguerite, o serô meillou !

O môguerite in schiou, te n'i pinsé pè,
Mon porpouyè de lô Volè,

O môguerite in schiou te n'i pinsé pè,
Mè kemô olin nou moriyè.

Kemô nou moriyin nou ?
Porpouilletô de l'Ômou
Kemô nou moriyin nou ?
Mè ô pôti, sô yômou !

Sô yômou, ô pôti, nou moriyè !
Mon ébia de lô volé,
Sô yômou, ô pôti, nou moriyè !
Mè ô l'uzé, pôske pè ?

O l'uzè, é so yômou,
O mô miyô k'o amou !
O l'uzè, é so yômou,
Jinti moriajou serin nou.

O serin jintô veyé
Porpouye de lô Volè.
O serin, jintô veyé
Mè jigorgnô n'é to pè ?

Mariage de papillons

Il faut arrêter de conter fleurette
Papillon de la Vallée,
Il faut arrêter de conter fleurette
Et songer à se marier.

A se marier, j'y pense,
Papillonne de l'Ôlme,
A se marier, j'y pense,
Et quand donc nous marions-nous ?

Nous allons nous marier
Mon amie de la vallée,
Nous allons nous marier
Aux fraises en fleur, cela va-t-il pas ?

Nous marier aux fraises en fleur,
O ma mie de la vallée,
Nous marier aux fraises en fleur,
Aux marguerites, ça sera meilleur !

Aux marguerites en fleur, tu n'y penses pas,
Mon papillon de la Vallée,

Aux marguerites en fleur, tu n'y penses pas,
Mais comment allons-nous nous marier.

Comment nous marions-nous ?
Papillon de l'Ôlme
Comment nous marions-nous ?
Mais sur le dos, sous les ormes !

Sous les ormes, sur le dos, nous marier !
Mon nigaud de la vallée,
Sous les ormes, sur mon dos, nous marier !
Mais sur mes épaules, pourquoi pas ?

Sur mes épaules, et sous les ormes,
Oh ma mie que j'aime !
Sur les épaules, et sous les ormes,
Joli mariage nous ferons.

Ce sera une belle chose
Papillon de la Vallée.
Ce sera une belle chose
Mais taquin n'es-tu pas ?

**Jigorgnè, ô amou !
Lô plu jintô de l'Ômou,
Jigorgnè, ô amou !
Mè te, l'amé tu pè de mémou ?**

**To miyô ôssi ame jigorgnè
Son omitou de lô Volè,
To miyô ôssi ame jigorgnè
Doué jigorgne van se moriyè.**

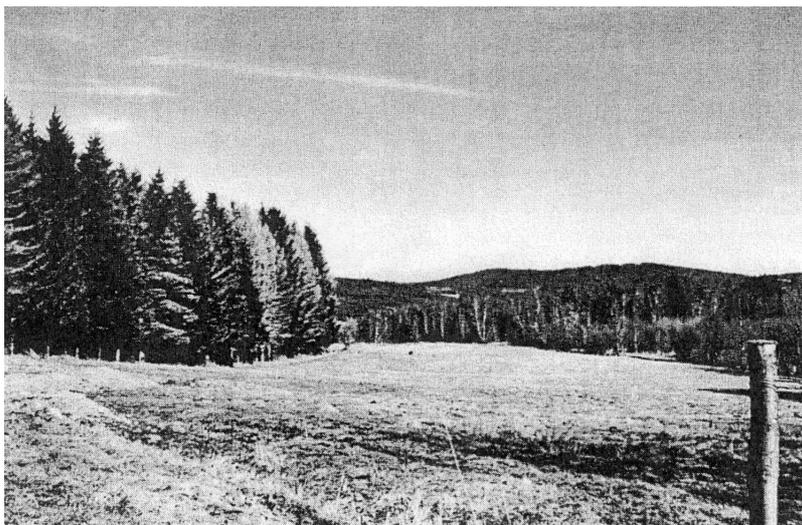
**Vitou, vitou, moriyin-nou
O mô miyô, mô mye in schiou !
Vitou, vitou, moriyin-nou
E so yômou, jigorgnin nou !**

A taquiner, j'aime !
La plus jolie de l'Ôlme,
A taquiner, j'aime !
Mais toi, n'aimes-tu pas de même ?

Ta mie aussi aime taquiner
Son ami de la vallée,
Ta mie aussi aime taquiner
Deux taquins vont se marier.

Vite, vite, marions-nous
O ma mie, ma mie en fleur !
Vite, vite, marions-nous
Et sous les ormes, taquinons-nous !

(Décembre 1977)



L'orô

E core, core l'orô,
Kemô ïnô liorô
Qu'in chîn core,
Plus vitou ïncore.

E core, core l'orô,
Kemô ïno liorô
Le vin lô fôre ollè ô pè,
E l'ame le vin, mè le vin ne l'ame pè.

Le vin pure, pure,
Kemô lô fon que pure,
Ou'é ïno grandô soboï,
E foué veni lô ploï.

Le vin pure, pure,
Kemô lô font que pure,
Lô bizi lô fouè purè,
E l'ame lô bizi, mè lô bizi ne l'ame pè.

Lô bizi fiolè, fiolè,
O lô djirè fiolè,
O faut li cète son fiolè,
O fouè veni lô golè.

Lô bizi fiolè, fiolè,
O lô djirè fiolè,
Lô trôversi lô fouè fiolè,
E l'ame lô trôversi, me lô trôversi
ne l'ame pé.

Lô trôversi, kelô guèrsi,
Ouè ïno vré sampiyi ;
Ere, san sopi é cossi,
Tchiole et côcôlou côrôviri.

Lô trôversi, kelô guèrsi,
Kelô vieyi sampiyi,
L'orô li foué to cossè,
E l'ame l'orô, me l'orô
ne l'ame pè.

E core, core l'orô
Kemô ïnô liorô
Qu'in chîn corre
Plus vitou ïncore.

Le vent

Il court, court, le vent,
Comme un lièvre
Qu'un chien poursuit,
Plus vite encore.

Il court, court, le vent,
Comme un lièvre
Le vent du midi l'a fait aller au pas,
Il aime le vent, mais le vent
ne l'aime pas.

Le vent pleure, pleure,
Comme la source qui pleure,
C'est une grande souillon,
Il fait venir la pluie.

Le vent pleure, pleure,
Comme la souce qui pleure,
La bise le fait pleurer,
Il aime la bise, mais la bise
ne l'aime pas.

La bise siffle, siffle,
On la dirait saoulée,
Il faut lui scier son sifflet,
Elle fait venir la gelée.

La bise siffle, siffle,
On la dirait saoulée,
La traverse la fait siffler,
Elle aime la traverse, mais la traverse
ne l'aime pas.

La traverse, cette garce,
C'est une vraie calamité ;
Hier, cent sapins elle cassa,
Tuiles et *cacalons*³² elle chamboula.

La traverse, cette garce,
Cette vieille calamité,
Le vent lui fait tout casser,
Elle aime le vent, mais le vent
ne l'aime pas.

Il court, court le vent
Comme un lièvre
Qu'un chien poursuit
Plus vite encore.

(Juin 1977)

³² *Cacalon* : en français local, faisceau de quelques gerbes dressées dans un champ, moyette.

Migaudô

**Migodô de lu boué
Inte que té ?
Foué veure ton nè
Té don si tchetonô, te veyou pé !
O veyou : de pi, de sopi !
Inte que té
Migodô de lu boué ?**

**Migodô de l'eur³³
O se pô lu viole de lu boué
To le mondou vîn me veur
Totô tchetonô kô sé
Pô me trouvé
E quintô le nè
E é se régalon trétou
Lu gran kêmô lu tchetou.
Te m'è pé veu, té pè voulu me veure
O reveure, migodô de l'eur.**

Fraise

Fraise des bois
Où es-tu ?
Fais voir ton nez
T'es donc si petite, je te vois pas !
Je vois : des pins, des sapins !
Où es-tu
Fraise des bois ?

Fraise du jardin
Je suis sur les sentiers des bois
Tout le monde vient me voir
Toute petite que je suis
Pour me trouver
Ils baissent le nez
Et ils se régalent tous
Les grands comme les petits.
Tu ne m'as pas vue, t'as pas voulu me voir
Au revoir, fraise du jardin.

(Novembre 1978)



³³ *Eur, heur* : du latin *hortus*, jardin.

Le Lignouon

O sé le tche ri,
Le to tcheton ri,
De vé lu pi.

O sé tou sou, tou sou,
O fouère le simplou
De pièro
In pièro.

Sôtou, sôtou,
Riou, riou,
Dansou, dansou,
Chantou, chantou.

Gli, gli, gli,
O sé le tche ri,
Le to tcheton ri
De vé lu pi.

Pô m'opinché
O fo se bouéssè,
L'èrbo fo écartè
E bien ôvizè.

Pô m'ékotè,
L'alô fo kintè,
L'oreye fo pozè,
Se kézè é ékotè.

O ! Mirachiou, vé lu Pou³⁵
O ne sé plu tou sou,
Ou é sinjô de non,
O m'opèlou « Lignouon ».

O nou sémon méchiô
E nou vetiô
Dou
Pô fouère li simplou
De rochi
In rochi.

Sôtin, sôtin, riyin, riyin,
Dansin, dansin, chantin, chantin,
Glou, glou, glou,
Ou'é nou, lu dou simplou.

Le Lignon

Je suis le petit ruisseau,
Le tout petit ruisseau,
Des pins.

Je suis tout seul, tout seul,
A faire le fou
De pierre
En pierre.

Je saute, saute,
Je ris, ris,
Je danse, danse,
Je chante, chante.

Gli, gli, gli,
Je suis le petit ruisseau,
Le tout petit ruisseau
Des pins.

Pour m'examiner
Il faut se baisser,
L'herbe il faut écartè
Et bien regarder.

Pour m'écouter,
L'aile il faut pencher³⁴
L'oreille il faut poser,
Se taire et écouter.

Oh ! miracle, vers le Pont
Je ne suis plus tout seul,
J'ai changé de nom,
Je m'appelle « Lignon ».

Nous nous sommes mélangés
Et nous voici
Deux
Pour faire les fous
De roche
En roche.

Sautons, sautons, rions, rions,
Dansons, dansons, chantons, chantons,
Glou, glou, glou,
C'est nous les deux fous.

³⁴ "Pencher de l'aile" : se pencher en avant.

³⁵ Le Pont : lieu-dit, près du bourg de Chalmazel.

Pè bezouïn de se bouéssè,
De se kîntè,
Pô nou apîncè, nou ékotè.
Sémon veu, intindu de trétou,
Sémon le prodji de lu péssou.

Pas besoin de se baisser,
De se pencher,
Pour nous voir, nous écouter.
Nous sommes vus, entendus de tous,
Nous sommes le paradis des poissons.

Trouéte, écrevissou,
Ové nou fan lu fou,
Kemô de gornia,
Kemô d'ébia.

Truites, écrevisses,
Avec nous font les fous,
Comme des galopins,
Comme des nigauds.

O ! Ri de vé lu pi,
To tcheton ri !
O ! *Lignon de chez nous*,
O ! dou simplou
Lo rebolô é finiô,
Lô jintô viô in muzikô,
Ou é chôbô.

Oh ! Ruisseau des pins,
Tout petit ruisseau !
Oh ! *Lignon de chez nous*,
Oh ! deux fous
La fête est finie,
La jolie vie en musique,
C'est terminé.

Nou vétchio,
Pô notrô viô,
In grandô rivéri,
E, to é puri, to t'é choni,
Porti,
Pô lo mère de Biribi³⁷.

Nous voici,
pour notre vie,
Une grande rivière,
Et, tout est pourri, tout est *chagni*³⁶,
Nous sommes partis
Pour la mer de Biribi.

(Octobre 1977)



³⁶ *Chagni* : contraire de doux, sucré donc amer, acide, piquant (français local).

³⁷ *La mer de Biribi* : la mer qui est très loin ; "aller à Biribi" : partir pour un endroit lointain (aux compagnies disciplinaires d'Afrique), sans grand espoir de retour.

Le Loui et lo Mèlèni

Ohé Loui,
Inte que té ?
O chopié³⁸ !
Kou'é que te chopote³⁹ ?
De bôrôquete⁴⁰ !
Pô qui ?
Pô te : Mô Mèlèni !

Ohé Mèlèni,
Inte que té ?
O lô bretagni !
Kou'é que te foué ové ?
Bouné de nè
Pô te : mon Loui !

Louis et Mélanie

Ohé Louis,
Où es-tu ?
A l'atelier !
Qu'est-ce que tu fabriques ?
Des baraquettes !
Pour qui ?
Pour toi : ma Mélanie !

Ohé Mélanie,
Où es-tu ?
A la bretagne⁴¹ !
Qu'est-ce que tu fais aujourd'hui ?
Bonnet de nuit
Pour toi : mon Louis !

(Novembre 1978)



³⁸ Le *chapi* en français local : hangar, remise, atelier.

³⁹ *Chapoter* en français local : en parlant surtout du bois, découper, hacher, mettre en morceaux ou faire de la menuiserie.

⁴⁰ Les *baraquettes* : sabots à brides, fins et décorés.

⁴¹ La bretagne : pièce voisine de la cuisine.

Omandine

Omandine, se promenë
Le lon d'ô *Prô de l'eur,*
Su lu bôr dô ri,
Le lon d'ô *Prô de l'eur,*
Su lu bôr d'ô ri de vé *Grandris*⁴²

E fi lô trouvayi
De quatrou jintchi brelo,
Su lu bôr dô ri,
De quatrou jintchi brelo,
Su lu bôr dô ri de vé *Grandris.*

Le plu tcheton de trétou
Chantave de chansou,
Su lu bôr dô ri,
Chantave de chansou,
Su lu bôr dô ri de vé *Grandris.*

Lé chansou ke te chanté
O voudrin lé sové,
Su lu bôr dô ri,
O voudrin lé sové,
Su lu bôr dô ri de vé *Grandris.*

Ovo djïn mon choroban
O voué te lé z'oprendre
Su lu bôr dô ri,
O voué te lé z'oprendre,
Su lu bôr dô ri de vé *Grandris.*

Djïn le choroban, Omandine monti
E o fi le pôrôdjï,
Su lu bôr dô ri,
E o fi le pôrôdjï,
Su lu bôr dô ri de vé *Grandris.*

Amandine

Amandine se promène
Le long du *Pré du jardin,*
Sur les bords du ruisseau,
Le long du *Pré du jardin,*
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

Elle fit la rencontre
De quatre beaux garnements,
Sur les bords du ruisseau,
De quatre beaux garnements,
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

Le plus petit de tous
Chantait des chansons,
Sur les bords du ruisseau,
Chantait des chansons,
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

Les chansons que tu chantes,
Je voudrais les connaître,
Sur les bords du ruisseau,
Je voudrais les connaître,
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

Viens dans mon char à bancs
Je vais te les apprendre,
Sur les bords du ruisseau,
Je vais te les apprendre,
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

Dans le char à bancs, Amandine monta
Et ce fut le paradis,
Sur les bords du ruisseau,
Et ce fut le paradis,
Sur les bords du ruisseau de *Grandris.*

(Février 1978)

⁴² *Grandris* : hameau de la commune de Saint-Bonnet-le-Courreau.

Pô lo rotô dô *Retchôlon*

**Pô lo rotô dô *Retchôlon*⁴³
Tchôlon, tchôlon,
O i ôve ïno bonô fon
Ke biôkave to le tin
De l'êtchi jusk'ô printin.**

**O kouté di kelô bonô fon
Ke biôkave, biôkave, biôkave,
O i ôve ïno Modelon
Ové son boduchon
Ke purave, purave, purave.**

**O lo fon dô *Retchôlon*
Tchôlon, tchôlon,
Orivèron dou gran gornia⁴⁴
Ke chossavon le bobia
E demandèron ô kelo Modelon
Pô se ke don te pure don ?**

**Lo Modelon dô *Retchôlon*
Tchôlon, tchôlon,
O lu dou gran gornia, répon :
O voué biocou de penô
D'in peu lo lunô plenô
Qu'é pordu to mon bôtoyon.**

**E lu dou gran gornia
Que chossavon lu bobia
Pô lô rotô do *Retchôlon*
Tcholôn, tchôlon,
Konsoulèron lô Modelon.**

**E di don ! Si te passe pô le *Retchôlon*,
Tcholôn, tcholôn,
Si ïno Modelon te vé purè
Retchôlo pé, retchôlo pé :
Consolô-lô don ! Consolô-lô don !**

Sur la route de *Reculons*

Sur la route de *Reculons*
Culons, culons,
Il y avait une bonne source
Qui jacassait tout le temps
De l'été jusqu'au printemps.

A côté de cette bonne source
Qui jacassait, jacassait, jacassait,
Il y avait une Madelon
Avec son baluchon
Qui pleurait, pleurait, pleurait.

A la source de *Reculons*
Culons, culons,
Arrivèrent deux grands garçons
Qui chassaient la grive
Ils demandèrent à cette Madelon
Pourquoi elle pleurait donc ?

La Madelon du *Reculons*
Culons, culons,
Aux deux garçons, répond :
J'ai beaucoup de peine
Depuis la lune pleine
J'ai perdu toute mon innocence.

Et les deux grands garçons
Qui chassaient les grives
Par la route de *Reculons*
Culons, culons,
Consolèrent la Madelon.

Et dis donc ! Si tu passes par *Reculons*,
Culons, culons,
Si une Madelon tu vois pleurer
Reculer pas, recule pas :
Console-la donc ! Console-la donc !

(Février 1978)

⁴³ *Le Reculons*, lieu-dit entre Jeansagnère et Noirétable.

⁴⁴ *Gornia*, *garagnat* : "coureur de fille" ; L.-P. Gras indique "garagnat : enfant qui fréquente les enfants d'un autre sexe" (*Dictionnaire du patois forézien*).

Le Boutchîn é l'étialô

Vé *le Mou* vouérin moudô
Pô le violè ou é trouvô
Ïn boutchîn, to in ore
E l'étialô dô borgé que dourmè ïncor.
Totô klô veyé, oué betô
Djîn mô tchetonô muzetô
E ouovin dourmi trétou
Sô ïn sopin jusqu'ô sandou.

Lô diominchi ou é bôdô
Mô tchetonô muzetô
E oué biocô purô :
Ou n'i ove plu rin de se k'ouovin betô.
O ïn émou gri
Que foye le kobri
O voué to dji :
De l'étialô é dô boutchîn.

L'énou m'ô toboulô su l'épalô,
E pô tré kô ô m'ô bouquô ;
Opré, levan lô tétô vé *le Mou*
O me dji : deman, te foré ïn révou !
Ou é pè révô le lindeman
Mé ou é veu ïn choroban
Djîn le sié, tchirô pô ïn boutchîn,
E l'étialô dô borgé dourmé dedjîn.

Le Chevreau et l'étoile

Vers *le May*⁴⁵ j'étais parti
Sur le sentier j'ai trouvé
Un petit chevreau, tout en or
Et l'étoile du berger qui dormait encore.
Toutes ces choses, je les ai mises
Dans ma petite musette
Et nous avons dormi tous
Sous un sapin jusqu'à samedi.

Le dimanche j'ai ouvert
Ma petite musette
Et j'ai beaucoup pleuré :
Il n'y avait plus rien de ce que j'y avais mis.
A un âne gris
Qui gambadait
J'ai tout dit :
De l'étoile et du chevreau.

L'âne m'a tapé sur l'épaule,
Et par trois fois il m'a embrassé ;
Ensuite, levant la tête vers *le May*
Il m'a dit : demain, tu feras un rêve !
Je n'ai pas rêvé le lendemain
Mais j'ai vu un char à bancs
Dans le ciel, tiré par un chevreau,
L'étoile du berger dormait dedans.

(Juin 1978)



⁴⁵ *Le May* : hameau de la commune de Chalmazel.



In revou

Piare Pôya
Ere ropia, tré, tré ropia
E biôcô ingoulissou
O voule tojore être plu richou.

Ïno vé, le prô de lô fon fi ô vindre
O vouli l'ocheté, mè ô foule otindre
O li manquave : quorante écu
E pô li prêtè, y ove dingui !

Pô chanci, in jore d'ivêre, ô trouvi
Ïn porto mouneyô pô le chemin !
Contin, o se bouéssi pô le romassé
Mè ô ne pouyi : ô l'ère pré pô lô geôle !

Piare Pôya, pè bétchi :
Sô quiquetô sôrtchi
E sù le portô monneyô, ô pissi
E ô le dégéôli.

Mè, tô de suitchi, ô sère reveyô
Piare Pôya, djïn son le, ove pissô !

Un rêve

Pierre Paillat
Etait avare, très, très avare
Et très envieus
Il voulait toujours être plus riche.

Une fois, le pré de la fontaine fut à vendre
Il voulut l'acheter, mais il fallait attendre
Il lui manquait : quarante écus
Et pour les lui prêter, il n'y avait personne !

Par chance, un jour d'hiver, il trouva
Un porte-monnaie sur le chemin !
Content, il se baissa pour le ramasser
Mais il ne put : il était pris par la gelée !

Pierre Paillat, pas bête :
Sa quequête sortit
Et sur le porte-monnaie, il pissa
Et le dégela.

Mais, tout de suite, il s'était réveillé
Pierre Paillat, dans son lit, avait pissé !

(Novembre 1980)

In bo

Bignadô ôve ïn bo
In bo pè ïndobô du tô !
Vé se, pè de roté, vou ère ïn champion
Le proumé kê ère tojore bon.

Ossi ko bo ove bin, ïn mouénè,
In cortéron⁴⁶ ô lô cortounè⁴⁷
E le mondou rion, mè vou ère sobu
Lé biche⁴⁸ de *Bignadô* èron plene d'écu.

In jore, *Bignadô* muri
E son étolon, voué le maire que l'ocheti
O pinsave vé ko bo
Bouéssè trétou yimpo.

O lô mérie, ô le beti
Djin ïn trin to de fin étorni
Vé ïn jintchi crépé
To t'ïn boué de nouyé.

O lô prouméri chiorô que s'omeni
Notron bo l'y diSSI :
Mô miô, pô lô boguiotelô, voué chôbô
O sé ô lô mérie : ïn bo retchirô.

Un bouc

Bignado avait un bouc
Un bouc pas impuissant du tout !
Avec lui, pas de raté, c'était un champion
Le premier coup était toujours bon.

Aussi ce bouc avait bien, en descendants,
Un quarteron à la cartonnée
Et le monde riait, mais c'était connu
Les biches de *Bignado* étaient pleines d'écus.

Un jour, *Bignado* mourut
Et son étalon, c'est le maire qui l'acheta
Il pensait avec ce bouc
Baisser tous les impôts.

A la mairie, il le mit
Dans un parc tapissé de foin
Avec une jolie crèche
Tout en bois de noyer.

A la première chèvre qui vint
Notre bouc lui dit :
Ma mie, pour la bagatelle, c'est fini
Je suis à la mairie : un bouc retraité.

(Décembre 1980)

⁴⁶ Un quarteron : vingt-cinq.

⁴⁷ Ancienne mesure de surface pour les terres labourables valant environ 950 m² (surface que l'on peut ensemer avec un carton de grain, 2 décalitres et demi, le quart de 100 litres, soit pratiquement 10 ares).

⁴⁸ Biche : pot en terre vernissée en Forez ; la biche sert à conserver le lait, le beurre, le saindoux, les oeufs... et parfois les économies.

Inô chiorô jouénô

**Ou ère ìno chiorô jouénô
De dou printin
Que foye lô môrodô
Quézi tô le tin.**

**In jor, é l'oli de bon modjîn
Djîn l'eur de Jouonésse Mortchîn
E minji to t'in grô chô
Que voule bin : tré vîn sô.**

**Le Jouonésse lô veyi
E ô se fèchi
Opré, ô l'ossigni
O lo justissi.**

**E oli ô Tribunalou
Su sé doué chanbe de dovan,
Relevi sô kouô,
S'osseti su ìn ban.**

**O juje, é fi lô bôbô
De mémou ô yossistan
E, pô chôbé, infonsi so cornô
Djîn le tchiô d'ô Présidan !**

Le Jan é lô Jèno

**Le Jan é lô Jèno,
K'éron fore é pè betchi
Betchiron yotrô logi
Su lo mountagnetô.**

**Kan é fi finiô,
Pô veure si é l'ère soulidô :
Le Jan de lô Jèno peti,
Lô Jèno dô jan vessi
E lo logi dégouli.**

Une jeune chèvre

C'était une jeune chèvre
De deux printemps
Qui faisait la maraude
Presque tout le temps.

Un jour, elle alla de bon matin
Dans le jardin de Joannès Martin
Et mangea tout un gros chou
Qui valait bien : trois fois vingt sous⁴⁹.

Le Joannès la vit
Et il se fâcha
Ensuite, l'assigna
En justice.

Elle alla au Tribunal
Sur ses deux pattes de devant,
Releva sa queue,
S'assit sur un banc.

Au juge, elle fit la moue
Ainsi qu'aux assistants
Et, pour finir, enfonça sa corne
Dans le cul du Président !

(Janvier 1978)

Le Jean et la Jeanne

Le Jean et la Jeanne,
Qui étaient costauds et pas bêtes
Bâtirent leur maison
Sur la montagnette.

Quand elle fut finie,
Pour voir si elle était solide :
Le Jean de la Jeanne péta,
La Jeanne du Jean souffla⁵⁰
Et la maison dégringola.

⁴⁹ Trois francs.

⁵⁰ En fait vesser signifie "péter sans bruit", verbe souvent employé par Rabelais.

O lo borô⁵¹

O ! Loui dji :
O se que don
Diouminchi
Jouin don ?

O lô borô ! ô lô borô !
Jouonésse, pordji, pordji
Nô pôrtchiô de borô
O, kîn plézi !

O lô borô ! ô lô borô
Te seré bouru si
O lô borô ! ô lô borô
Te n'é pè foué de pli.

O lô borô ! ô lô borô
Te seré cussi, si
O lô borô ! ô lô borô
Tô tu sô son portchi.

Et ô lô borô, voué dji
Voué in gran plézi
O te djio
Mémou cussi et bouru jusquô tchiô !

A la bourre

Oh ! Louis dit :
A quoi donc
Dimanche
Jouons-nous ?

A la bourre ! à la bourre !
Joannès, évidemment
Une partie de bourre
Oh, quel plaisir !

A la bourre ! à la bourre
Tu seras bourru si
A la bourre ! à la bourre
Tu n'as pas fait de pli.

A la bourre ! à la bourre
Tu seras sans un sou, si
A la bourre ! à la bourre
Tous tes sous sont partis.

Et à la bourre, il est dit
C'est un grand plaisir
Je te dis
Même sans sou et bourru jusqu'au cul !

(Décembre 1983)



⁵¹ La bourre : jeu de cartes (variante de l'écartée).

Môrchan de poné

Criquô, craquô, oû intindou le boué qui craque.

Ocotô, intin tu le boué croqué ?

E t'ôrrivô ô lô mouézon in môrchan de poné.

O lé orrivô pô demandè ô couchè.

Inte le beterin ô couché, ko môrchand de poné ?

Oh ! le beterin ô dremi vé lô tantô Dorothée.

Et pindin totô lô nè, ne'en foué que jigué

Que foyé vou d'in haut ô défonçè le plinché ?

Quô prenou ô lô tantô Dorothée

O fouère lu poné !

Djin tré mé, é lorô in métier

Djin sé mé, le poné serô quasi foué

Et ô bô de nô mé, le poné serô défoué

Opré djié mé é pourô recommencè !

Criquô, craquô, oû intindou le boué

Qui craquô

Ocotô, intin-tu le boué croqué ?

Marchand de paniers

Cric, crac, j'entends le bois qui craque.

Ecoute, entends-tu le bois craquer ?

Il est arrivé à la maison, un marchand de paniers.

Il est arrivé pour demander à coucher.

Où le logerons-nous ce marchand de paniers ?

Oh ! on le mettra pour près de la tante Dorothée

Et pendant toute la nuit, ils n'ont fait que remuer.

Que faites-vous là haut à défoncer le plancher ?

J'apprends à la tante Dorothée

A faire des paniers !

Dans trois mois, elle aura un métier

Dans six mois, le panier sera presque terminé

Et au bout de neuf mois, le panier sera défait

Après dix mois elle pourra recommencer !

Cric, crac, j'entends le bois

Qui craque

Ecoute, entends-tu le bois craquer ?

(Mai 1982)



Le coq et le miroyë

O fo vous djire, ô di ko tin
Le coq et le miroyë ovère d'omis
E s'amusavon insin é s'intindion bien
Pô drugé et pô codre lé poles è lé créte.

Mé, ìn jore, notron jouénoù crétoù
Tombi omoureu
D'ino polô blinchi
Et déciði de lô morillé.

Pô ko moriageou
O vouli se fouère jintchi,
Ossi ô ôlli demandè ô son omi
De li prêtè son poré de tôzouère.
Le miroyë, contin de li fouère plézi
Li lé préti tô de suitchi, mè li diSSI :
De ne pé obliè de li lé rindre,
to de suitchi opré :
Ou'ère ìn souveni
de sô gran-mère beletô.

Notron coq se fit jintchi
Toyi d'ìn couté, de l'autrou : su lô crétoù,
Su lô quouô, ô yale,
E olli morillé so miô de polô
Sin rindre lé tôzouère.
Le lindeman, le miroye vîn quère son
instrumin.

Le coq qu'ove pè de memouréri,
Opré ové grôto, d'ìn couté, de l'autrou,
Ne lé trouvi pé, e olli le djire ô son omi.

Le miroye, in coulero, se féchi to né,
E li diSSI que pô se poyé
O mingere sô pôlo et su pouyô
E lu pouyiôs de su pouyô.

Ou'é d'impeu ko tin,
Que lu miroyë mingéon lé poles
è lu pouyiôs,
E que to ko mondou graton lô terrô
Po trovè lé tôzouère dô miroyë.

Le coq et le milan

Il faut vous dire qu'en ce temps là
Le coq et le milan avaient des amis
Ils s'amusaient ensemble et s'entendaient bien
Pour folâtrer, poursuivre les poules et les
"crêter".

Mais, un jour, notre jeune coq
Tomba amoureux
D'une poule blanche
Et décida de la marier.

Pour ce mariage
Il voulut se faire joli,
Aussi il alla demander à son ami
De lui prêter sa paire de ciseaux.
Le milan, content de lui faire plaisir
La lui prêta tout de suite, mais lui dit :
De ne pas oublier de la lui rendre
tout de suite après :
C'était un souvenir
de son arrière grand-mère.

Notre coq se fit joli
Tailla d'un côté, de l'autre : sur la crête,
Sur la queue, aux ailes,
Et alla marier sa mie de poule
Sans rendre les ciseaux.
Le lendemain, le milan vint chercher son
instrument.

Le coq qui n'avait pas de mémoire,
Après avoir gratté d'un côté, de l'autre,
Ne le trouva pas, et alla le dire à son ami.

Le milan, en colère, se fâcha tout noir,
Et lui dit que pour se payer
Il mangerait sa poule et ses poussins
Et les poussins de ses poussins.

C'est depuis ce temps,
Que les milans mangent les poules
et les poussins,
Et que tout ce monde gratte la terre
Pour trouver les ciseaux du milan.

Dépotintô, dépotintè

Lé serene ne volon pè prindre lé grive,
Lo nène ne vo plu se mouénajè,
Lé bofete ne volon plu bofè,
Lé pioze volon s'épiozè,
Lô tortorézi vo plu poussè,
Lé fumèle ne lèsson pè kossè yotr'éssio,
Lô blago do beu ne vo plu de toba,
Lô bôratô ne vo plu virè,
Lô podrô de ri ne sière plu ô dingü,
E lô belô-mère ne foué ke bouchinè,
E lé dépotintè.

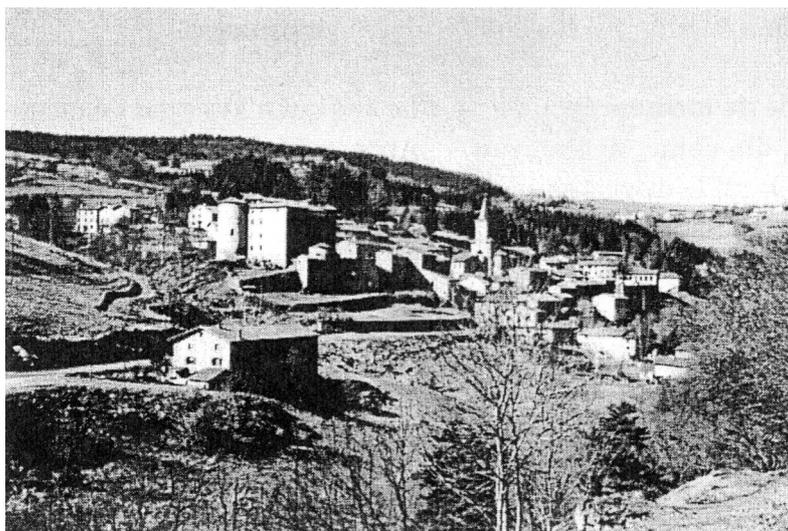
Lô chiorô ne vo pè être manchetô,
Le soulé é tô mèchurô
Dingu plu n'omasson plu lé braye de kouku
Dingu plu n'beyon plu ô lô gourgouyetô,
Lu doru ne volon plu drugè,
Le miroyè n'ame plu lé pole é lu pouyô
Lu tchetou ne s'omuzon plu
ô lô chatô boriou
E lu pô pissorô son trétou portuzô.
Tô é dépotintô.

Détraqué, chamboulé

Les pièges ne veulent pas prendre les grives,
La grand-mère ve veut plus se ménager,
Le soufflet ne veut plus souffler,
Les puces veulent s'épouiller,
Les mauvaises herbes ne veulent plus pousser,
Les femelles ne laissent pas "casser leur sabot",
La "blague du boeuf" ne veut plus de tabac,
La baratte ne veut plus virer,
La poudre de riz ne sert plus à personne,
Et la belle-mère ne fait que bouder,
Elle est chamboulée.

La chèvre ne veut pas être « manchotte »
Le soleil est tout noirci
Personne ne cueille plus de primevères
Personne ne boit plus à la régalaide,
Les fadas ne veulent plus faire des cabrioles,
L'épervier n'aime plus les poules et les poussins
Les petits ne s'amusent plus
à colin-maillard,
Et les pots de chambre sont tous percés.
Tout est détraqué.

(Mai 1977)



Lô chiorô é le lô

La chèvre et le loup

D'ovant-ère me promenavîn Pô le viôle tchirant d'in bè ! o, vené veur Pô le viôle tchirant d'in bè ! o, vené pè !	Avant-hier me promenais Par le sentier tirant d'en bas ! oh, venez voir Par le sentier tirant d'en bas ! oh, ne venez pas !
Rencontrîô tré limossou Que s'in olavon choroulé ; o, vené veur Que s'in ollavon choroulé ; o, vené pè !	Je rencontrais trois limaçons Qui s'en allaient labourer ; oh, venez voir Qui s'en allaient labourer ; oh, ne venez pas !
Le proumé portave l'ôrorou Le segon portave l'oguiyou ; o, vené veur Le doré, n'ove rin o porté ; o, vené pè !	Le premier portait l'araire Le second portait l'aiguillon ; oh, venez voir Le dernier n'avait rien à porter ; oh, ne venez pas !
Plus bè, trouviô ïnô chopelô Que n'ove pè de curô ; o, vené veur Mè, ove dou badobé ; o, vené pè !	Plus bas, on trouva une chapelle Qui n'avait pas de curé ; oh, venez voir Mais il y avait deux nigauds ; oh, ne venez pas !
O i ove nô chiorô néri Que chantave : alleluia ! ; o, vené veur E se betave t'o puré ; o, vené pè !	Il y avait une chèvre noire Qui chantait : alleluia ; oh, venez voir Et se mettait à pleurer ; oh, ne venez pas !
Le lo qu'ère doré lô portô Lô voule bien confessè ; o, vené veur Lô voule bien confessè ; o, vené pè.	Le loup qui était derrière la porte La voulait bien confesser ; oh, venez voir La voulait bien confesser ; oh, ne venez pas.
Sor d'itche, grandô chorogni ! T'é dejô minjô mô mère ; o, vené veur E te lè tan fouétchi biôlè ; o, oui biôlè.	Sors d'ici, grande charogne ! Tu as déjà mangé ma mère ; oh, venez voir Et tu l'as fait tant bêler ; oh, oui bêler.
Né pè pouyu minjè tô mère O ne minjou mè de l'èrbô ; o, vîn veur Et de l'ayguô, beyou mè ; o, vîn confessè.	Je n'ai pas pu manger ta mère Je ne mange que de l'herbe ; oh, viens voir Et je ne bois que de l'eau ; oh, viens te confesser.
Lo chiorô, tan pô bétchi oli confessè. Le lô lô preni pô lô bèrbô ; o, vené veur E é fit mè ïno bialè !	La chèvre, un peu bête, alla se confesser. Le loup l'a pris par la barbe ; oh, venez voir Et elle ne fit qu'une seule bêlée !

(Avril 1978)

Brayi de coucu

So le moulère ìn modjìn
Ové trôuvô recondu
Ïno brayi de coucu⁵²
Nô brayi de coucu
M'ô dji : mô miô
Ou ôvîn bezouïn de cocu
Pô biôqué tan pô
Et é m'ô rôconté
Djin sô linguô
Tré tchetou contou
Tré tchetou contou boursë :

Nô vé, vé l'ômou
Dovan lô cave de lé fôyete
Y ove ìn gran Fourigna
O se promenave to t'ìn fouya !

Ïn austrô vé, vé sîn Dé
Y ove ìn chînté
O chantave de chansou
To ôtore dansavon lu môtu !

Ïn aotrou kâo, vé lô Fontetô
Nô grandô Chemezellô
Jînto kemô nô fôyetô
Foye le viroule e levave lô jiquô !

Le soulé ove chôbô de fouère le tchiô peré,
Brayi de coucu
Opéli nô porpouilletô, monti por dessus
E mouidi veure lô lunô
E l'ové bezouïn de biôqué ìncore tan pô.

Primevère

Sur un talus un matin
J'y ai trouvé caché
Une primevère ;
Une primèvere
M'a dit : ma mie
J'avais besoin de quelqu'un
Pour parler un peu
Et elle m'a raconté
Dans sa langue
Trois petit contes
Trois petits contes très courts :

Une fois, à l'Olme
Devant la cave des fées
Il y avait un grand Forézien
Qui se promenait en chemise !

Une autre fois, à Saint-Didier
Il y avait un blaireau.
Il chantait des chansons
Tout autour dansaient les matous !

Une autre fois, à la Fontête
Une grande Chalmazelloise
Jolie comme une fée
Virevoltait et levait la jambe !

Le soleil avait fini de faire la culbute,
Primevère
Appela une papillonne, monta dessus
Et partit vers la lune
Elle avait besoin de jacasser encore un peu.

(Décembre 1978)

⁵² *La culotte de coucou* : la primevère.

Pô d'émou

O ! pô d'émou de gorsouon
Te vo oprindre ô tô mère ô fouère in tcheton,
E ô me, de konsé, te vo boyè ?
Atin ! Ton père voué t'in dounè.

D'abord, koué ke te kore ?
Pô se koué ke te kore tôjore ?
« Lé pière ke tôjore koron
jomoué de mossô n'ômasyon. »

Pô d'émou ; ô ti prenou, sakripan
Te minje lô chanbô de peur sin pan ?
Sachô don, pô le pan,
« Fo minjè le né, avan le blan ! »

Pô lo rebolô, te beyi, te beyi...
E djîn lô sagni te fi lu chi !
« Fo sovè se ke ton ènou pô pourtè
E jomoué mieu le chorgè. »
Pô d'émou ! te vo être ôbiyô
Kemô in tche retôyô !
O te djiô, é te redjiô :
« Fo pè petè plu o ke ton tchio ! »

E oui ! te vo si, te vo sa, te vo tô :
Yétiale, lô lunô, to ô kô
Sachô don : « dou tchio payon pè
Djîn lé mémô brayi petè. »

Pô d'émou, ô t'i prenou, o te fo de mite
Pô fouère de motole !
Mè te se bin : « qu'in cha mitô
N'ô jomoué bien rôto ! »

Si te vo : le kèr, le plokèr
E totô lô po dô lèr
O te fo ino fenô vé de so,
Pè ke sô robô su le tchio !

Mon garson, o n'é plu k'inô din ke ri
De l'otrou couté oué lè portchi,
Ossi, ô te demandou,
Oué le mouman de prindre de l'émou,
Prin de l'émou !

Pas de jugeotte

Oh ! nigaud de garçon
Tu veux apprendre à ta mère à faire un petit
Et à moi, des conseils, tu veux me donner ?
Attends ! Ton père va t'en donner.

D'abord, qu'est-ce que tu cours ?
Pourquoi tu cours toujours ?
"Les pierres qui toujours courent
Jamais de mousse n'amassent."

Pas de jugeotte ; je t'y prends, sacripan
Tu manges le jambon sans pain ?
Sache donc, pour le pain,
"Il faut manger le noir, avant le blanc !"

Pour la fête des moissons, tu as bu, tu as bu...
Et dans l'enclos tu as vomi !
"Il faut savoir ce que ton âne peut porter
Et jamais trop le charger."
Pas de jugeotte ! tu veux être habillé
Comme un petit vêtu "sur mesure" !
Je te le dis, et te le redis :
"Faut pas péter plus haut que son cul !"

Et oui ! Tu veux ci, tu veux ça, tu veux tout :
Les étoiles, la lune, tout à la fois
Sache donc : "deux culs ne peuvent pas
Dans le même pantalon péter."

Pas de jugeotte, je t'y prends, il te faut des mitaines
Pour faire des boules de neige !
Mais tu sais bien : "qu'un chat mité⁵³
n'a jamais bien chassé !"

Si tu veux : le quart, le placard⁵⁴
Et toute la peau du lard
Il te faut une femme avec des sous,
Pas que sa robe sur le cul !

Mon garçon, je n'ai plus qu'une dent qui bouge
De l'autre côté je vais partir,
Aussi, je te le demande,
C'est le moment de prendre de la jugeotte,
Prends de la jugeotte !

(Mars 1977)

⁵³ Un chat *mité* : un chat dont le bout des pattes est blanc.

⁵⁴ Celui qui a le "quart et le placard" est l'enfant qui reste à la maison et reprend la ferme familiale.

Doulou

De doulou⁵⁵, n'in ô pô trétou
Pô lu pôrou, pô lu rechou
Pô lu chi, pô lu chat
Pô lu fin, pô yébias
Pô lé fene, pô yômou
Pô lé feye et pô yénou
E voué sôbu : dingou é l'en foué muri
Dingu, dingou, é l'en foué étôvôni.

Mé doulou, dji lô Pélégie
E se son beté djîn mu jonoui
Oué, oué et devé é monton d'in o !
O foué rigoulé trétou lu brelo.

Le Gus de vé Trôvolou : ses doulou
Le tchenon pô lu pôzou :
E venon, é modon, to bèllômin
E li fan quenutre le tin.

Hi han, hi han, foué l'énou !
Hi han, hi han, doulou, doulou !
De doulou, de doulou, n'in ô ogu
to le tin
Et dji Célestin : lé doulou é fan viôre
longtin.

Douleurs

Des douleurs, y en a pour tous
Pour les pauvres, pour les riches
Pour les chiens, pour les chats
Pour les malins, pour les nigauds
Pour les femmes, pour les hommes
Pour les moutons et pour les ânes
Et c'est connu, personne n'en est mort
Personne, personne, elles n'ont fait évanouir.

Mes douleurs, dit la Pélagie
Elles se sont mises dans mes genoux
Oui, oui et parfois elles montent en haut !
Ça fait rire tous les garnements.

Le Guste de Traveloux : ses douleurs
Le tiennent par les pouces :
Elles viennent, elles partent, tout doucement
Elles lui font prévoir le temps.

Hi han, hi han, fait l'âne !
Hi han, hi han, doulou, doulou !
Des douleurs, des douleurs, il y en a
de tout temps
Et dit Célestin : les douleurs ça fait vivre
longtemps.

(Octobre 1982)

*

* *

Le tin ko fôrô

Dji lu :
L'oro do vin se leverô,
Le piôlô serô to ébourifô,
Djîn son miré, ô se mirerô
E ô rigoulerô kenô lo mormitô su le fiô.

Dji mare è dji mécre :
Dé modjîn, de grossé nuble oriveran
E to le poi oteran.
Le devéssé : ploïe é tounerou
Trétou rînterân djîn lé mouézou
Mô tantô, djîn son ormayou, se sorerô
Son chopele djirô è redjirô.

Le temps qu'il fera

Lundi :
Le vent du midi se lèvera,
Le chauve sera tout ébouriffé,
Dans son miroir, il se regardera
Et il rira comme la marmite sur le feu.

Mardi et mercredi :
Ce matin, de gros nuages arriveront
Et tout le pays couvriront.
Le soir : pluie et tonnerre
Tous les gens rentreront dans les maisons.
Ma tante, dans son armoire, s'enfermera
Son chapelet dira et redira.

⁵⁵ Les rhumatismes.

Y orô de bru de soraye
De bru de foraye, de bru de sounaye.
Pindin to ko tin, pô mo tantô
Le tonton orô chantô.

Dji jaô !
De bon môdjîn, lé niôle mountaron
To bèlomin de vé Couzan.
O serô le jor, ô serô lo né
Y'ôvoyou veran de veyé
 que lu non ôvoyou véyon pè.
Djîn lé niôle se prodron lu tréno-gorlo,
E ô Sagni-grolô, o serô lô rebolô
 de lé grole.

Djï vindre :
O miyére de miyére
O serô le fré, ô serô l'ivèr
Zéro de pôrto, de *Pièro Bozano*
O *Chan de lô Schïo*.
Le grepou pô se réhofè, se dégromiyerô
E po menè o prô sa kane
O prindrô sé brayé de doué lane.

Dji sandou :
O serô le redou, mové pô lé doulou
Lu niôkoué niokeran lu niérou
D'otrou, kemo kolman
De boné chike prindran.

Djouminchi :
Ou i oro de lô bonô cholou
Ou i oro plu de doulou,
Lé chioche s'invouleran
Trétou lu kô de lô modô⁵⁶ s'intindran,
Chèku, de nouvè, se sinjerô,
O lo messô s'in érô, o serô le jor
d'in otrô viô :

Lé biake, kemô jomoué, biôkoran
I ômou, in riboto, se beteran
E le devéssé, tretou iomoreu borgéran ;
Lé borgère omeran, omeran,
E i orô moriajou ôvan korim'intran.

Y aura des bruits de serrure
Des bruits de ferraille, des bruits de chaînes.
Pendant tout ce temps, pour ma tante
Le tonton aura chanté.

Jeudi :
De bon matin, le brouillard montera
Tout doucement de Couzan.
Ce sera le jour, ce sera la nuit
Les aveugles verront des choses
 que les voyants ne voient pas.
Dans le brouillard se perdront les traîne-savates
Et à Sagne-Grolle, ce sera la fête
 des corbeaux.

Vendredi :
O misère de misère
Ca sera le froid, ça sera l'hiver
Zéro de partout, de *Pierre Bazane*
Au *Champ de la Clé*.
L'engourdi pour se réchauffer, se remuer
Et pour mener au pré sa cane
Il prendra ses pantalons de double laine.

Samedi :
Ca sera le redoux, mauvais pour les douleurs
Les nigauds mordront les œufs factices
D'autres, comme calmant,
De bonnes chiques prendront.

Dimanche :
Il y aura de la bonne chaleur
Il n'y aura plus de rhumatismes,
Les cloches s'envoleront
Tous les coups de la *mode* s'entendront,
Chacun de nouveau, se changera,
A la messe s'en ira, ce sera le jour
d'une autre vie :

Les bavardes, comme jamais, bavarderont
Les hommes, en ribote, se mettront
Et le soir, tous les amoureux se feront la cour ;
Les bergères aimeront, aimeront,
Et il y aura mariage avant Carême rentrant.

(Septembre 1977)

⁵⁶ Sonnerie pour annoncer la messe dominicale.

Intô lé donc ?

Intô lé, intô lé donc le lo
Le lo de vé Chemezé
Que mingeave tô cru, oué tô cru
Tchui que chôbavon pè
lô sopô de chaô ?

Inté son, inté son don trétu kelu sun-Ju
Sacrigu de sacrigu !
Que djïn nô bené de vïn dou
Se neyeron trétou, ou'é trétou ?

Intô lé, intô lé don
L'énou de vé Montbrezon
Que mingeave mè de pôssounade
é possave le pon
O retchôlon, oué tojore ô retchôlon ?

Inté lé, inté lé donc lô jintô
Lô totô jintô Sin-Bounetô
Que foye codre et betè in ribôtô
lou marlou
To lu morlou de to lu viôlageaou ?

Intô lé, intô lé donc

Où est-il donc ?

Où est-il, où est-il donc le loup
Le loup de Chalmazel
Qui mangeait tout cru, oui tout cru
Les enfants qui ne finissaient pas
la soupe de choux ?

Où sont-ils, où sont-ils donc tous ces Saint-Just
Sacrebleu de sacrebleu !
Qui dans une benne de vin doux
Se noyèrent tous, oui tous ?

Où est-il, où est-il donc
L'âne de Montbrison
Qui mangeait seulement des carottes
et passait le pont
A reculons, oui toujours à reculons ?

Où est-elle, où est-elle donc la jolie
La toute jolie Saint-Bonnette
Qui faisait courir et mettre en ribote
les coureurs
Tous les coureurs de tous les villages ?

Où est-il, où est-il donc ?

(Octobre 1982)

Viôle

**Yô plu de viôle !
Plu de viôle !
De viôle pô lu prô
Yô mè
Yô mè
Fié d'orcho bôrbelô.**

**Yô plu d'essiô !
Yô plu d'essiô !
Que coron pô lu prô
Yô mè
Yô mè
Fié d'orcho bôrbelô.**

**Yô plu de gôrnia !
Yô plu de gôrnia !
Borgéran pô lu prô
Yô mè
Yô mè
Fié d'orcho bôrbelô.**

**Yô plu de viôle !
Yô plu de viôle !
De viôle pô lu prô.**

Sentier

Il y a plus de sentiers!
Plus de sentiers !
De sentiers à travers les prés
Y a seulement
Y a seulement
Fil de fer barbelé.

Il n'y a plus de sabots !
Il n'y a plus de sabots !
Qui courent à travers prés
Y a seulement
Y a seulement
Fil de fer barbelé.

Il n'y a plus de garçon !
Il n'y a plus de garçon !
Contant fleurette à travers prés
Y a seulement
Y a seulement
Fil de fer barbelé.

Il y a plus de sentiers !
Il y a plus de sentiers !
De sentiers à travers prés.

(Février 1983)



Formô de Monbrezon

**Formô de vé Monbrezon,
O formô de ko tcheton poï
Recondu intre l'Overgne è Lyon
Mè si jintchi vé sé moutagne è su sopi,**

**Ové su prô inte ke pèkéron
De létière, de trétou lu nou :
*Mignonô, Jintô, Kôlodô, Boyérdô è d'otrou !***

**O formô de vé Monbrezon,
Ne sé-tu pè qu'ïn pô pôrto
Biôko de mondou te kenusson,
Rechiolan jomoué devan ton go
E tô koulou de poumé in schiou ?
Sô majesté Fransoué le proumé
in fu ingoulissou**

**Opré se, Gorgantus, bin djia, pô in goutôron
Ni n'in fouli mè in kortéron.**

Fourme de Montbrison

Fourme de Montbrison,
Ô fourme de ce petit pays,
Caché entre l'Auvergne et Lyon,
Mais si joli avec ses montagnes
et ses sapins
Avec ses prés où paissent
Des laitières, de tous les noms :
Mignonne, Jolie, Calode⁵⁷, Rouge et d'autres !

Ô fourme de Montbrison,
Ne sais-tu pas qu'un peu partout
Beaucoup de monde te connaît,
Ne reculant jamais devant ton goût
Et ta couleur de pommier en fleur ?
Sa majesté Francois le premier
en fut envieux

Après lui, Gargantua, pour un goûter
Il ne lui en fallait pas seulement un quarteron⁵⁸.

(Février 1978)



⁵⁷ *Calode* : nom d'une vache qui se distingue par une tache de couleur sur la tête.

⁵⁸ Vingt-cinq.

Sopô de chaô

O tche modjîn, le gran Jôze
Qu'ôve pè biôcô d'ôtchoue,
Nô mormitô d'éguô preni
E le fiô, li beti.

Et flaô, flaô, flaô,
Pô lô sopô de chaô.

O ! kîn cuziné
Dissi le gran Bené
E mourcé de lère, ô coupi
E djîn l'ayguô, ô jeti.

E flaô, flaô, flaô,
Pô lô sopô de chaô.

Oh ! kô sîn bon !
Dissi *Jean Chambon*⁵⁹
E to ïn chaô cobû, ô lovi
E su le lère, ô pozi.

E flaô, flaô, flaô,
Pô lô sopô de chaô.

Ouorivou just'ô tîn
Dissi Célestin
E ïn bo de saindoux, ô tôyi
E su lu chaô, ô étoli.

E flaô, flaô, flaô,
Pô lô sopô de chaô.

Quan le chaô fi coué
To fi coué
E Chambon, René, Célestin, Jôze...
Qu'ovion pè biôcô d'ôtchoue
Mingéron to le lère
E totô lô sopô de chaô

Et flaô, flaô, flaô,
Pô lô sopô de chaô.

Soupe de choux

Au petit matin, le grand Joseph
Qui n'avait pas beaucoup d'appétit,
Une marmite d'eau il prit
Et le feu, il mit.

Et glou, glou, glou,
Pour la soupe de choux.

Oh ! quel cuisinier
Dit le grand Benoît
Et morceau de lard, il coupa
Et dans l'eau, il jeta.

Et glou, glou, glou,
Pour la soupe de choux.

Oh ! que ça sent bon !
Dit *Jean Chambon*
Et tout un chou cabus, il lava
Et sur le lard, il posa.

Et glou, glou, glou,
Pour la soupe de choux.

J'arrive juste à temps
Dit Célestin
Et un bout de saindoux, il tailla
Et sur le chou, il étala.

Et glou, glou, glou,
Pour la soupe de choux.

Quand le chou fut cuit
Tout fut cuit
Et Chambon, René, Célestin, Joseph...
Qui n'avaient pas beaucoup d'appétit
Mangèrent tout le lard
et toute la soupe de choux.

Et glou, glou, glou,
Pour la soupe de choux.

(Juillet 1979)

⁵⁹ Il s'agit de notre ami Jean Chambon (1^{er} février 1915-8 mai 1994), animateur des veillées *Patois Vivant* de 1977 à 1984.

Jinto lingo

**Le pô pissôro é pôrtuzô
Voué dou mot bien tôboulô !
Et é sîntou tellômin
Le josmin.**

**Pô fôrfouillè fo poyè ô soupè
Voué bien dji tyn ôssi ;
E ô Joqui, in badôbè,
Que djîn klu fouilla⁶⁰ se pôrdi.**

**Badô-gorgi, sarrô-tchiô
Tyn ossi é bien dji
E voué nô veyè ô essôyè
Mai ovan : beyè de lé bè⁶¹ !**

**Dou tchio ne poyon pé petè
Djîn lô mémô braye !
Klô veyè foule lô trouvè
Ou é le défu Toine Dévi que lô trouvi !**

**Lou dou tchetou tetou de lô Nônou⁶²
Ne son pé pô trétou
Yô de lô moralô ché nou !
Et vou é si bien djî
Quô pouyin nou betè ô geônoui.**

Jolie langue

Le pot de chambre est troué
C'est deux mots bien tapés !
Et ils sentent tellement
Le jasmin.

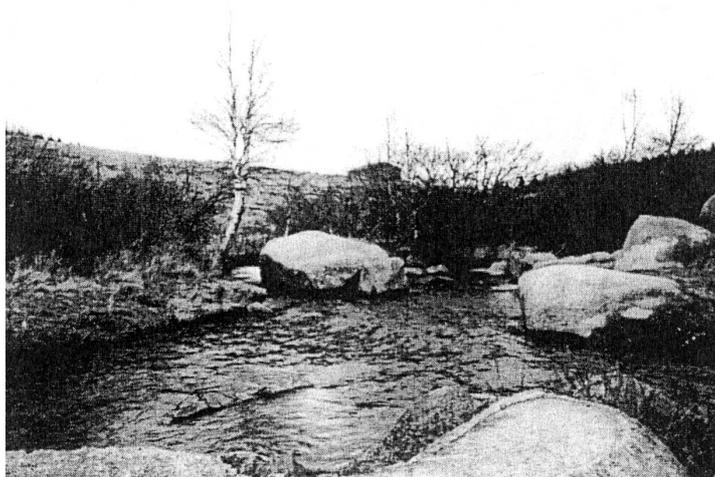
Pour "farfouiller" faut payer à souper
C'est bien dit ça aussi ;
Et il y a Jacques, un nigaud,
Qui dans ces "fouillats" se perdit.

Bouche ouverte, cul serré
Cela aussi est bien dit
Et c'est une chose à essayer
Mais avant : buvez du lait "bé" !

Deux culs ne peuvent pas péter
Dans le même pantalon !
Cela il fallait le trouver
C'est le défunt Toine Davi qui le trouva !

Les deux petits tétons de la Nanou
Ne sont pas pour tout le monde
Il y a de la morale chez nous !
Et c'est si bien dit
Qu'on peut se mettre à genoux.

(Avril 1984)



⁶⁰ Les fouillats : grands pans des chemises d'autrefois.

⁶¹ Premier lait de la vache après le vêlage.

⁶² La nourrice.

Notrô lingô

**Omi, omi, dô poï
De l'ivèr ô l'étchi
O veyin lu prinlèr
Minjè de bo de lèr
Ové ïn moursé de fèr.
Djin notrô lingô ô riyin
E lu prinlèr ne komprenon rin
De tô ce kô djin.
Nou, ô minjin le lèr su le pan
Le kouté ô lô man,
Kemo tïn jomoué vou'ékeur
Ou é meyou ke lô chanbô de peur.
E lu prinlèr riyon, riyon ;
E ô comprenin to se k'é djion.**

**Prinlèr è omi do poï
De l'ivèr ô l'etchi,
Riyin, riyin, trétou insin
Me Forézien notrô lingô gordin.
Bien surô, ô omin notron fransé
Mè gordin notrô potoué !
Ou é pè molézi : ô l'école dô vialajou
Lu tchetou, kenutran ï bon fransé
O lô mouézon, kemutran ï bon potoué !**

**Omi, omi, dô poï
De l'ivèr ô l'étchi
Parlin notrô lingô.
Notrô lingô
E lé si jintô,
Notrô lingô
Oué ïn trésore
E l'ô san mil étchi é dur ïncore.
Notrô lingô gordin lô don
E ô mouénè boyin lô don.**

Notre langue

Ami, ami, du pays
De l'hiver à l'été
Nous voyons les vacanciers
Manger des bouts de lard
Avec un morceau de fer.
Dans notre langue nous rions
Et les « prend-l'air » ne comprennent rien
De tout ce que nous disons.
Nous, on mange le lard sur le pain,
Le couteau à la main,
Comme cela jamais ça vous écœure
C'est meilleur que le jambon.
Et les « prend-l'air » rient, rient ;
Et nous comprenons tout ce qu'ils disent.

« Prend-l'air » et amis du pays
De l'hiver à l'été,
Rions, rions tous ensemble.
Mais Foréziens, gardons notre langue.
Bien sûr, nous aimons notre français
Mais gardons notre patois !
Ce n'est pas difficile : à l'école du village
Les petits apprendront un bon français
A la maison, ils apprendront un bon patois.

Ami, ami, du pays
De l'hiver à l'été,
Parlons notre langue.
Notre langue
Elle est si jolie,
Notre langue
C'est un trésor
Elle a cent mille étés et dure encore.
Notre langue gardons-la donc
Et à nos enfants donnons-la donc.

*Nous sommes bilingues ;
Restons bilingues.
Notre langue est un trésor ;
Gardons notre trésor.*

(Avril 1977)

Table

Lô Mouma	La Maman	p. 12
Kan ouèrïn tcheton	Quand j'étais petit	p. 13
Mon fiolë	Mon sifflet	p. 14
Mu éssio	Mes sabots	p. 15
Le bo	Le bouc	p. 16
Le chavo <i>Bicho</i>	Le cheval <i>Bicho</i>	p. 17
Lé donde	Les vaches dressées	p. 18
Confesso d'ïn chin borgé	Confession d'un chien berger	p. 20
Tche ogné	Petit agneau	p. 21
Ino coyounè	Une portée de cochons	p. 22
Koué koué ?	Quoi, quoi ?	p. 24
Lu bru	Les seaux	p. 25
L'écoussou	Le fléau	p. 26
L'essiouté	Le sabotier	p. 27
Mon violajou	Mon village	p. 28
Prïntin	Printemps	p. 29
Moriajou do porpouyë	Mariage du papillon	p. 30
L'orô	Le vent	p. 32
Migaucho	Fraise	p. 33
Le Lignouon	Le Lignon	p. 34
Le Loui et lo Mèlènie	Louis et Mélanie	p. 36
Omandine	Amandine	p. 37
Pô lo rotô dô <i>Retchôlon</i>	Sur la route de <i>Reculons</i>	p. 38
Le Boutchin é l'étiâlô	Le Chevreau et l'étoile	p. 39
In revou	Un rêve	p. 40
In bo	Un bouc	p. 41
Inô chiorô jouénô	Une jeune chèvre	p. 42
Le Jan é lô Jèno	Le Jean et la Jeanne	p. 42
O lo borô	A la bourre	p. 43
Môrchan de poné	Marchand de paniers	p. 44
Le coq et le miroyë	Le coq et le milan	p. 45
Dépotintô, dépotintè	Détraqué, chamboulé	p. 46
Lô chiorô et le lô	La chèvre et le loup	p. 47
Brayi de coucu	Primevère	p. 48
Pô d'émou	Pas de jugeotte	p. 49
Doulou	Douleurs	p. 50
Le tin ko fôrô	Le temps qu'il fera	p. 50
Intô lé donc ?	Où est-il donc ?	p. 52
Viôle	Sentier	p. 53
Formô de Monbrezon	Fourme de Montbrison	p. 54
Sopô de chaô	Soupe de choux	p. 55
Jinto linguo	Jolie langue	p. 56
Notrô lingô	Notre langue	p. 57

L'illustration de la couverture est un dessin de l'artiste chazellois Albert Néel réalisé pour le numéro spécial de *Patois Vivant* de septembre 1978 qui contenait vingt-six poèmes de Xavier Marcoux.



Village de Forez, bulletin d'histoire locale du Montbrisonnais

Supplément au numéro 89-90 d'avril 2002 - ISSN - 0241-6786

Siège social (abonnements) : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,
42600 MONTBRISON

- Directeur de la publication : Claude Latta.
- Rédaction : Joseph Barou, Pascal Chambon.
- Abonnement et diffusion : André Guillot.
- Comité de rédaction :

Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Danielle Bory, Roger Briand, Mireille Busseuil, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, Francis Goutorbe, André Guillot, Jean Guillot, Marie Grange, Claude Latta, Mickaël Lathière, Stéphane Prajalas, Pierre-Michel Therrat.

Dépôt légal : 2^e trimestre 2002

Impression : Gravo-clé, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.